

LUBIN KARAVELOFF

SA VIE ET SES ŒUVRES

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR

PAR

N. P. SÉMÉNOFF

FRIBOURG

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

—
1897

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (Suisse)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR

PAR

N. P. SÉMÉNOFF

LUBIN KARAVELOFF

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

N. P. SÉMÉNOFF



FRIBOURG

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL.

—
1897



PRÉFACE

Le peuple bulgare, délivré du joug turc, il n'y a pas une vingtaine d'années, commence à jouer un rôle assez important dans la presqu'île des Balkans.

L'Occident civilisé suit avec beaucoup d'intérêt le développement de cette nation et plusieurs ouvrages sur la Bulgarie politique ont été publiés en français, en italien, en allemand, etc. Mais la littérature bulgare est encore très peu connue en Occident ¹. C'est pourquoi, je me suis proposé d'écrire quelques études sur nos gens de lettres pour attirer l'attention des lettrés occidentaux sur notre littérature qui, bien que jeune et pauvre, mérite d'être étudiée.

Je commence cette étude par Karaveloff, parce

¹ Cf. cependant dans les *Débats* du 30 janvier 1897 un article de M. Emile Haumant : LE MONDE SLAVE : *Un roman bulgare* (Sous le joug, par Ivan Vazof).

qu'il a joué un rôle prépondérant dans le développement de notre littérature.

Après la délivrance de la Bulgarie, une foule de jeunes gens se mirent à écrire des poésies, des contes et récits à la Karaveloff. Dans notre journalisme d'aujourd'hui, on rencontre parfois les caractères de son style. Malheureusement, ses imitateurs n'ont que bien peu saisi les *qualités* de ses œuvres, ils en imitent plus fréquemment les *défauts*.

J'ai fait beaucoup de citations dans mon travail, parce qu'il n'y a pas, à ma connaissance, de traduction de Karaveloff à laquelle je puisse renvoyer le lecteur. Étranger à la langue française, je n'ai pu montrer tout le charme, toute la beauté du style de Karaveloff, mais on pourra du moins s'en faire une idée.

Mon but dans cet ouvrage est : 1^o d'exposer brièvement la vie de Karaveloff ; 2^o d'analyser ses œuvres.

Pour ce qui concerne sa biographie, je me suis servi de l'*Histoire de la littérature bulgare* de Marinoff, de la *Biographie de Karaveloff*, écrite par St. S. Bobtcheff dans la revue *Naouka* (la Science), publiée à Philippople en 1881 et des notes tirées

de la biographie de Vassil Levsky, écrite par M. St. Zaïmoff.

Quant à ce qui touche à la critique, j'ai consulté les ouvrages suivants :

1. *Œuvres de Karaveloff*. — Édition Z. Stoïanoff, (1886-1888).

2. *Svoboda* (la Liberté), journal politique et littéraire, rédigé par L. Karaveloff (1869-1872).

3. *Nezavissimost* (l'Indépendance), journal politique et littéraire, rédigé par L. Karaveloff (1873-74).

4. *Znanié* (le Savoir), journal scientifique et littéraire, rédigé par L. Karaveloff (1875).

5. *Nos Apôtres* par D. Blagolff.

6. *L. Karaveloff*, étude critique par K. Velitchkoff, (journal *Denilza*, liv. 1, 3, 4 et 5 de 1890).

Il ne m'appartient pas de juger de quelle façon je me suis acquitté de ma tâche. En tous cas, je fais appel à l'indulgence du lecteur.

N. P. SÉMÉNOFF.

Fribourg (Suisse), 1896.

PREMIÈRE PARTIE



VIE

DE

LUBIN KARAVELOFF

On ne connaît pas la date exacte de la naissance de Karaveloff. Les uns supposent qu'il est né en 1830, d'autres entre 1830 et 1840. J'adopte la date de M. Marinoff dans son *Histoire de la littérature bulgare*, soit l'an 1830. Karaveloff naquit à Koprivchtitza, petite ville de la Bulgarie du Sud. Koprivchtitza est habitée exclusivement par des Bulgares : aussi les mœurs nationales bulgares y sont-elles bien conservées. Karaveloff, ayant passé toute son enfance dans sa ville natale, connaissait bien ces mœurs.

Il n'existe qu'une seule source de renseignements sur l'enfance et la jeunesse de Karaveloff, ce sont ses *Zapiski* (mémoires) *de la Bulgarie et des Bulgares*.

Voici ce qu'on y lit :

« Lorsque le septième Noël frappa à ma porte, ma
« mère me conduisit chez le *pope* (prêtre orthodoxe),
« c'est ainsi qu'on appelait alors le maître d'école ; le
« maître tenait en main une lourde *panachide* qu'il m'a
« tendue et m'a conseillé d'être appliqué, si je ne voulais
« pas faire connaissance avec le bâton. Pendant sept
« ans tout entiers, j'ai dû épeler les grandes et les petites
« complies et les psaumes de David..... et encore tant

« d'autres prières, etc... Sept ans employés en vain ¹. »

Les écoles bulgares, soumises à l'Église grecque, étaient tout à fait négligées. Il n'y avait pas de maîtres d'école à la hauteur de leur tâche, étant donnée la difficulté de trouver parmi les Bulgares des gens instruits qui fussent à même d'enseigner. Il faut savoir que les maîtres d'école étaient presque les seules personnes lettrées des villages; que, par conséquent, ils jouaient un rôle très important au sein des populations. Plusieurs d'entre eux prêchaient la liberté. De là, grand émoi parmi les *tchorbadjia* ² qui avaient un motif tout indiqué pour leur fermer l'entrée de l'école. Car, pour être admis à diriger une école, il fallait avant tout le consentement du *tchorbadjia* du village dont l'école dépendait. Souvent, presque toujours, ces derniers abusaient de leur droit et exigeaient des candidats le paiement d'une somme d'argent, donnant leur préférence au plus offrant. Souvent aussi, ils nommaient leurs parents ou amis, sans se rendre compte de leurs capacités et de leurs aptitudes. De cette façon, il se rencontrait des maîtres d'école qui ne connaissaient que l'abécédaire. Je laisse à juger quelle éducation et quelle instruction on pouvait attendre de ces gens-là.

Les maîtres d'école étaient grossiers, sévères; ils frappaient sans discernement leurs élèves. La première chose

¹ Citation de M. St. S. Bobtcheff.

² Mot turc. Richard du village auquel est confié le pouvoir gouvernemental.

que l'enfant apprenait à l'école, c'était la peur. Il devait craindre son maître, le tchorbadjia, son père, tous les Turcs et les Grecs. En outre, on enseignait à l'enfant l'abécédaire. Il devait écrire sur du sable les différentes lettres jusqu'à ce qu'il les connût toutes. Ensuite, il commençait à lire les psaumes de David et plusieurs livres de prière en ancien bulgare.

Comme on le voit, c'est assez de science ! Ajoutez à cela l'enseignement de la musique ecclésiastique grecque, et c'était tout !

L'école de Koprivchtitza ne valait pas mieux. Dans un tel milieu, Karaveloff a perdu sept années.

Plus tard, on appela dans cette dernière ville, comme il nous le raconte lui-même dans ses *mémoires*, « un maître aux connaissances européennes ». Celui-ci a commencé à leur enseigner que « la grammaire bulgare « apprend à bien parler et à bien écrire, que la géographie est la science qui s'occupe de la terre, etc. »

« Il faut que je vous dise encore, — ajoute-t-il plus « loin dans ses *mémoires*, — que, s'il ne restait que très « peu d'élèves dans la quatrième classe, le nouveau « maître s'empressait de les faire entrer dans la cin-
« quième ; par conséquent, les élèves passaient du « substantif à la syntaxe, de la Grèce aux Croisades, de « l'arithmétique à l'algèbre et de Vienne à l'Amérique. »
Quelle commodité !...

Mais continuons :

« Quand j'étais arrivé à Néron et aux îles Philippines,

« mon père me mesura de la tête aux talons, sourit de
« ma physionomie virile et m'annonça que je devais
« déjà quitter tous les Alcibiade et Miltiade et m'oc-
« cuper des besoins matériels, c'est-à-dire que je devais
« entrer dans la vie pratique. »

Peu de temps après, nous voyons Karaveloff à Andri-
nople. Il apprenait à faire des sacs de pipes, des chaus-
sons turcs, etc... « En voilà des Socrate, des Brutus et
des Carthaginois ! » s'écrie le poète dans ses mémoires...
Durant seize heures par jour, l'aiguille et le dé à la
main. Six mois s'étaient écoulés, Karaveloff n'avait rien
appris et son maître dut le renvoyer.

En 1852 (il devait avoir 20 ans), il accompagnait son
père dans les arrondissements de la Serbie 'du Sud et
ceux de Sophia, Pirot et Berscovitza, désireux d'ap-
prendre le métier de son père qui était marchand de
moutons. Il ne réussit pas davantage.

On ne sait pas exactement si ce fut avant ou après cet
apprentissage que Karaveloff fut élève à Philippople,
chez N. Guéroff. Guéroff, bon philologue, connaissait à
fond le russe et l'on suppose que c'est chez lui que
Karaveloff apprit cette langue. On croit également que
c'est Guéroff qui lui conseilla d'aller continuer ses
études en Russie.

Après la guerre de Crimée, une foule de jeunes Bul-
gares se réfugia en Russie, quelques-uns pour suivre le
gymnase, d'autres l'école militaire. Karaveloff était du
nombre de ces derniers. Il se rendit en Russie pour

étudier, selon son biographe russe, M. Guerbel, les sciences militaires. Nous comprenons l'attrait qu'avait Karaveloff pour la carrière d'officier. Cet attrait provenait de la grande sympathie qu'il avait pour les Voëvodas¹. Bientôt, Karaveloff renonça à son idée. Voyant qu'il n'était pas fait pour la vie militaire, mais que son destin l'appelait ailleurs, il s'inscrivit en qualité d'auditeur à la faculté de philologie de l'Université de Moscou.

La vie d'étudiant ne convenait pas à Karaveloff. Le manque de ressources pécuniaires lui causait de grands embarras. Il commença bientôt à écrire. Dès qu'il s'aperçut que son travail était apprécié, il continua et, peu à peu, il oublia complètement les cours universitaires. Ses premiers essais littéraires furent imprimés dans le journal bulgare, paraissant à Moscou : *Travail fraternel*, rédigé par K. Zinzifoff². — Ce sont deux arti-

¹ Pendant le temps de son esclavage sous les Turcs, le peuple bulgare ne resta pas tranquille. Des jeunes gens haïssant ce joug détesté, et ne pouvant être spectateurs de toute leur barbarie et de toutes leurs violences, se réfugiaient en Roumanie et rentraient en bandes dans l'empire turc. Ils cherchaient toujours à gagner la montagne, les Balkans, qu'on rencontre si souvent dans les chansons nationales bulgares. De là, ils attaquaient l'empire. Les chefs de ces bandes étaient les *Voëvodas*. Chose remarquable, tous les écrivains aiment les Voëvodas. Rakovski leur dictait des lois, des serments, etc. Karaveloff en a fait un idéal. Boteff leur dédie des épopées.

² Ks. Zinzifoff est né en Macédoine, à Weles, en 1838. Il reçut sa première éducation dans sa ville natale. Étudiant à l'Université de Karkow, il a fini ses études d'histoire et de philologie à Moscou. Toutes ses poésies sont écrites en dialecte macédonien. Il n'a pas

cles : *les Slaves en Autriche* et *Quelques mots sur la littérature bulgare*, ainsi que quelques poésies patriotiques.

En 1861, il fit paraître, aux frais du célèbre slavophile Axakoff, un ouvrage assez remarquable : *Pamiatniki narodnago Cyta bolgar*, recueil de chants populaires bulgares, légendes, proverbes, etc. Après l'apparition de ce recueil, Karaveloff se lança tout à fait dans la carrière littéraire. La même année, il écrivait dans le journal russe : *Notes bibliographiques, Revue de la littérature bulgare*. De 1862 à 1867, il publia, dans le *Journal russe* et les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg*, quelques contes et récits, dont les sujets étaient tirés de la vie populaire des Bulgares : *Bulgares des temps anciens; Néda; Sur le tombeau d'autrui on pleure sans larmes*, etc. En 1867, parut dans le *Journal russe* le commencement de ses *Mémoires sur la Bulgarie et les Bulgares*. La même année, il donna, dans le même journal, sous le titre de *Notes philologiques*, la biographie du célèbre écrivain serbe Vouk Karadjitsch ¹.

Dans le *Journal* (russe) *de l'instruction publique*,

beaucoup écrit, mais on peut juger de son patriotisme par le poème plein de sentiment, intitulé : *La chemise ensanglantée*.

¹ Vouk Karadjitsch est né en 1787 à Terchitsch. Il a rendu deux grands services à la langue et à la littérature serbes. Il a réformé la langue en l'éloignant du slavo-serbe (la langue littéraire serbe jusqu'alors); il l'a pour ainsi dire nationalisée et lui a rendu son indépendance. Il a enrichi la littérature de son recueil de chants populaires (six volumes considérables) dont quelques-uns ont été traduits par Goethe et Herder. Karadjitsch est mort en 1864.

Karaveloff a écrit une assez remarquable étude ; *Sur la littérature des Slaves du Sud*.

Nous arrivons à l'année 1867. Une question de frontière s'éleva entre la Turquie et la Serbie. Une petite bataille eut lieu entre les postes turcs et serbes. La jeunesse bulgare crut que la guerre était inévitable. Les émigrés bulgares commencèrent à se concentrer dans la capitale serbe, à Belgrade.

Panaïotes, Ilm et Tzeko, Voëvodas du temps de Karaveloff, qui s'y trouvaient déjà, furent rejoints peu après par ce dernier. Le prince serbe Michel, croyant aussi que les difficultés entre la Serbie et la Turquie ne pourraient pas se terminer sans guerre, invita en audience Rakovski et Karaveloff et leur proposa la fondation d'une légion bulgare.

La *Légion de l'indépendance bulgare* fut fondée. Rakovski en était le chef, Karaveloff, son aide de camp. Si la guerre avait lieu, la légion devait rentrer en Bulgarie et tâcher de gagner Tirnova et Philippople en suscitant une révolte dans ces arrondissements. La Bulgarie, une fois délivrée, devait rester indépendante. Karaveloff rédigea une proclamation, dans laquelle il annonçait au peuple la fondation de la légion. La jeunesse bulgare, lassée du joug des Barbares, accourut à cet appel et, en deux mois, 1200 personnes se présentèrent, dont 800 furent reçues dans la légion. Les légionnaires portaient l'uniforme national bulgare.

A Belgrade, Karaveloff épousa une femme originaire de ce pays, et qui partagea dignement son sort.

Karaveloff habitait à Belgrade la maison de sa femme, maisonnette à un seul étage, située dans l'ancienne ville. C'était un intérieur des plus modestes : trois pièces et un corridor. Il y avait dans la cour un prunier, sous lequel, étendu sur un tapis, les pieds contre l'arbre, Karaveloff recevait en audience les jeunes gens, ses admirateurs. Vassil Levsky, Auguel Kantcheff, Dimitre le Commun, etc., futurs champions de la révolution bulgare, étaient le plus souvent ses hôtes. Il leur parlait du socialisme de Saint-Simon, dont il était déjà épris, ou bien de la manière dont la Bulgarie devait se délivrer. Pendant qu'il parlait, ses auditeurs l'écoutaient et savouraient ses paroles. Aucun n'aurait osé l'interrompre ou émettre une objection ; il était leur idéal. Il répétait sans cesse que la Bulgarie ne serait jamais délivrée ni par des bandes révolutionnaires, ni par des légions serbes, qu'il fallait exercer une propagande au sein du peuple même, afin de lui faire comprendre que c'était à lui de revendiquer ses droits, que « la mère Russie et la sœur Serbie » ne l'aideraient que lorsqu'il s'aiderait lui-même. C'est par des comités révolutionnaires que l'Italie a pu se délivrer de la dépendance autrichienne et devenir un grand royaume ; c'est par l'action des comités secrets que les Polonais se levèrent comme un seul homme contre la Russie (1863) : ce ne sera que par des comités semblables que la Bulgarie pourra se délivrer des Turcs. Karaveloff avait raison, Levsky, le premier, a su le comprendre.

Au bout de peu de temps, Karaveloff connaissait la langue serbe d'une manière approfondie. Il était déjà l'un des premiers collaborateurs de la *Jeune Serbie* et donnait le ton à toute cette littérature. Maintenant encore, ses écrits en langue serbe sont très goûtés et lus avec passion.

En 1867 (mois d'août ou septembre), la moitié des légionnaires quittèrent leur rang, parce qu'ils voyaient que la guerre n'aurait pas lieu. Ils protestèrent contre le gouvernement serbe qui les avait tenus si longtemps inactifs. Celui-ci en expulsa la plupart en Roumanie. Rakovski s'éleva contre cette injustice du prince Michel et de son ministre président Christitch. Il fut expulsé et mourut en Roumanie.

Levsky, qui avait si bien compris Karaveloff au sujet des comités révolutionnaires, passa l'hiver en Roumanie. Le printemps suivant, il pénétra en Bulgarie, afin d'y fonder des comités.

Au mois de septembre 1867, Karaveloff publia en serbe un récit intitulé : *Le Destin est-il fautif ?* Le prince Michel se crut visé dans cet ouvrage et Karaveloff fut arrêté. Il se justifia, puis fut mis en liberté après trois mois de prison.

La guerre dynastique en Serbie était imminente. Les partisans du prince Kara-Guéorguévitch se révoltaient ouvertement contre la dynastie régnante d'Obrénovitch.

Le 10 juin 1868, le prince Michel était assassiné à Topchi-déré. Karaveloff, soupçonné d'être l'inspirateur

des assassins, fut poursuivi par la police et s'enfuit en Autriche-Hongrie, où le gouvernement autrichien l'arrêta et le fit incarcérer. Après quelques mois de prison, il fut expédié en Roumanie ¹.

Nous venons de dire que Levsky pénétra en Bulgarie pour y fonder des comités privés et préparer le peuple au grand événement de la révolution. Quelques comités privés existaient déjà, mais Levsky voyait bien que tout ce qu'il avait fait n'était pas suffisant, car, sans statuts et sans règlement, ces comités n'étaient pas assez liés les uns aux autres. Il leur manquait la centralisation nécessaire pour réaliser leurs projets. Ces statuts et ces règlements, Levsky ne pouvait les établir seul; il ne possédait pas les connaissances requises à cet effet. Il s'adressa à son inspirateur Karaveloff en lui demandant conseil. Lubin s'était déjà installé à Bukarest (la capitale de la Roumanie) et venait de commencer la publication de son journal : *Svoboda* (la liberté).

Karaveloff invita Levsky à venir à Bukarest; et là, avec le voévoda Panaïote Hitoff, Auguel Kantcheff ², Dimitre

¹ Quelle coïncidence ! En même temps, les légionnaires déjà peu nombreux (environ 400) s'étaient révoltés. Ils ne comprenaient pas pourquoi le gouvernement serbe les tenait à Belgrade sans rien faire, ni pour quels motifs la guerre, en vue de laquelle on les avait fait venir de Bulgarie, était ajournée. La caserne fut attaquée par le régiment du prince Michel et les légionnaires indignement expulsés en Roumanie.

² Auguel Kantcheff était l'un des plus énergiques *propagandistes* de la cause bulgare. Après avoir quitté la légion de Belgrade, il

le Commun et Dimitre Tzenovitch (ami intime de Karaveloff), ils conçurent un projet de *statuts des comités révolutionnaires secrets en Bulgarie*. D'après ces statuts, ils adoptèrent la correspondance secrète, le mot de passe et le serment. Tous les comités privés devaient s'adresser pour les renseignements nécessaires au comité central à Bukarest, dont le chef était Karaveloff. *Svoboda* était l'organe du comité central.

Levsky et Kantcheff se rendirent, par Constantinople, aux Traces, Dimitre le Commun à Lovtcha et Panaïote Hitoff en Serbie. Karaveloff resta en Roumanie pour rédiger la *Svoboda* et fonder des comités dans les villes et villages habités par des Bulgares.

Au mois de novembre 1869, Karaveloff débuta dans le journalisme. Il commença la rédaction de son journal politique et littéraire *Svoboda*.

Faisons ici une courte observation sur le peuple bulgare de ce temps-là.

On peut diviser en trois partis le peuple bulgare du temps de Karaveloff:

a. Un parti que nous pouvons appeler le parti des

passa en Bohême (Tabor), où il avait étudié l'arboriculture. On lui proposait une place à Rouschtouk, mais il préféra travailler à l'œuvre de la délivrance de son pays que de baisser la tête devant Mitkat-Pacha à Rouschtouk. Levsky et lui avaient parcouru presque toute la Bulgarie et avaient fondé partout des comités privés. Kantcheff allant à Bukarest à l'assemblée générale du comité central, fut reconnu à Rouschtouk par la police turque qui voulut l'arrêter. C'est là qu'il se suicida.

turcophiles. Les gens qui se trouvaient satisfaits du régime turc étaient de ce parti. C'était des gens complètement démoralisés et ignorants : les tchorbadjis et leurs laquais.

b. En second lieu, nous nommerons le parti des *vieux*, dont le but était la délivrance de l'Église bulgare du joug des phanariotes et l'évolution progressive. Ses partisans étaient opposés à la révolution. Ils voulaient que l'évolution se fît par l'école et l'église.

c. Le troisième parti était celui des *jeunes*. La délivrance de la Bulgarie du joug turc à quelque prix que ce fût, voilà leur rêve. La révolution était le moyen de le réaliser.

Les membres du premier de ces trois partis n'avaient rien à faire ; ils avaient tout ce qu'il leur fallait.

Le deuxième avait ses représentants à Constantinople. La lutte contre les phanariotes se faisait au grand jour, aussi ses adhérents n'avaient pas besoin de cacher leur action. Le gouvernement du Sultan les laissait libres, car ils ne se montraient pas hostiles aux Turcs. Ceux qui étaient au pouvoir ne pouvaient dévoiler leur vrai but, qui était d'arriver à gagner la liberté politique du peuple par l'évolution progressive.

Le troisième parti avait un autre objet, autres étaient aussi les moyens de le réaliser. C'étaient des partisans de la révolution. Ils étaient également les adversaires des Turcs et des Phanariotes. « Les uns et les autres tyrannisaient le peuple bulgare, se disaient-ils. A bas les tyrans ! Vive la révolution ! »

Ce parti travaillait en secret. Ses membres étaient poursuivis par le gouvernement. Il donna le plus grand nombre de victimes à la liberté bulgare. Karaveloff fut un de ses membres les plus militants. *Svoboda* était l'organe de la jeunesse bulgare.

Le premier numéro de la première année de *Svoboda* parut le 7 novembre 1869 et le dernier (n° 52), le 10 décembre 1870. La deuxième année commence le 2 janvier pour finir le 25 mars 1872. La troisième année (non complète, composée de 22 numéros seulement), commence le 2 juillet 1872 et prend fin le 25 novembre de la même année.

Comme Karaveloff n'avait pas gagné les bonnes grâces des richards bulgares de Bukarest, il n'en était pas soutenu. Ne possédant aucune fortune, l'édition de son journal n'était pas très régulière. Si sa publication a pu durer aussi longtemps, c'est grâce au premier élève de Karaveloff, le digne patriote Levsky, celui qui fut le réalisateur de l'idée de son maître, le fondateur des comités secrets en Bulgarie. Levsky obligea tous les comités privés à s'abonner à ce journal; de plus, il lui envoyait de temps en temps des secours en argent. *Svoboda* cessa de paraître le 25 novembre 1872. Au mois de février 1873, Karaveloff commença la publication d'un nouveau journal; *Nézávisimost* (l'indépendance) qui servait les mêmes idées et avait le même programme que *Svoboda*. Ce n'était donc qu'un changement de titre.

Le premier numéro de *Néjavissimost* parut le 23 février 1873. La première année, qui paracheva la troisième année de *Svoboda* prit fin le 15 septembre de la même année, comptant 23 numéros seulement. La deuxième année est complète. Elle commence le 20 octobre 1873 pour finir le 12 octobre 1874.

*
* *

A la suite de tant de péripéties, Karaveloff sentait ses forces décliner et n'éprouvait plus assez d'ardeur pour continuer la lutte. Il dut renoncer au journalisme politique. Dans le dernier numéro de *Néjavissimost*, il avertit ses lecteurs qu'il abandonne le champ de combat. Depuis cette date, le journal *Znamé* (l'étendard), devient l'organe du parti des jeunes. La rédaction de ce journal fut confiée à Boteff. *Znamé* fit suite à *Svoboda* et à *Néjavissimost*. Il était édité à l'imprimerie de *Svoboda*, propriété de Karaveloff¹.

Karaveloff et Boteff demeuraient ensemble. Ils habitaient la petite maison portant le n° 36 de la rue de Virgiliu. Dans un petit local était installée l'imprimerie de *Svoboda*. Une chambrette attenante servait de cabinet

¹ Comme feuilleton, nous rencontrons dans les colonnes de *Znamé* la suite des *Mémoires de Bulgarie et des Bulgares*, par Karaveloff. En même temps, il commença la publication d'un nouveau journal scientifique et littéraire : *Znanié* (le savoir).

de travail et de chambre à coucher à Karaveloff. Les grands froids de l'hiver comme la chaleur intense de l'été y avaient un libre accès. En hiver, Karaveloff voyait la neige sur son lit; en été, il étouffait. Au-dessus de l'imprimerie, existait une salle, sorte de misérable réduit, qui servait de dortoir à Boteff et aux ouvriers de l'imprimerie. On peut s'imaginer de quel confort jouissaient ces deux écrivains ! Le froid, les soucis et très souvent la faim (elle les visitait parfois), avaient aigri leur caractère jusqu'à les rendre méchants l'un pour l'autre. Ils ne trouvaient de compensation à leur dure existence qu'en leur affection réciproque. Ils vivaient l'un pour l'autre, s'aimaient comme deux frères, partageant tous les mépris et toutes les misères. Boteff l'avait ainsi voulu. En 1870 déjà, il exprimait ces sentiments dans sa poésie : *Delba* (le partage), dédiée à Karaveloff. Quelques amis de Boteff et surtout son frère Stéphan, se mirent à nouer des intrigues et à faire naître la division entre Karaveloff et lui. Stéphan et ses amis assuraient à Boteff qu'il aurait eu tout avantage à se séparer de Karaveloff, que celui-ci bénéficiait de ses services et le traitait comme ses ouvriers en lui faisant partager leur dortoir. Boteff prêta malheureusement l'oreille à ces paroles et les deux amis devinrent deux ennemis irréconciliables.

Oui, les deux plus grands martyrs de la délivrance bulgare, les deux combattants de la plus noble idée, se sont séparés et sont devenus deux ennemis mortels. Et pourquoi ? Les misères en sont la cause. Ils avaient une

imprimerie à eux ; ils y travaillaient jour et nuit, plus même que leurs ouvriers, et souvent ils n'avaient pas de quoi se nourrir. Une petite intrigue suffit à les séparer. Puis, leur caractère était si différent. Le caractère ferme et patient de Karaveloff était tout l'opposé de celui de Boteff. Le premier avait une réputation établie ; il avait ses lecteurs ; son journal *Znanié* était bien accueilli et lu par tous les Bulgares des deux côtés du Danube. Il n'en était pas de même de *Znamé*, journal de Boteff¹. Cela excitait encore davantage le mécontentement des adversaires de Karaveloff et surtout de Boteff. Ce dernier se mit à conspirer dans le but d'attenter à la vie de son ancien camarade et frère.

Beukovski, Stambouloff, Stephan, Boteff, St Zaïmoff, tous membres du comité central, tous élèves de Karaveloff, étaient les conjurés de Boteff. Stambouloff essaya un jour de tuer Karaveloff dans sa propre maison. Beukovski avait fait la même tentative. Zaïmoff écrivit nombre d'insultes dans son journal *Michel*, paraissant à Braïla, toujours à l'adresse de Karaveloff. Habitué à la lutte et aux déboires de la vie, Karaveloff se tint heureusement au-dessus de ces bassesses.

Znanié est un recueil de science et de littérature. Il était l'organe de la *Société pour la propagation des connaissances utiles* et paraissait deux fois par mois (le 15 et le 30). Le premier numéro de ce journal a paru

¹ Il ne pouvait être lu en Bulgarie qu'en secret.

le 15 janvier 1875, le dernier le 15 décembre. Survint l'année 1875. On se souvient encore de la malheureuse révolution bulgare (dans les Traces) et des terribles massacres que les barbares ont fait dans les villes et villages révoltés. Les massacres de Coprivchtitza, Panagurichté, Klissoura, Perouchtitza, Batak, etc., resteront toujours dans l'histoire bulgare comme de grands monuments de la liberté de ce peuple. Le coup de pistolet tiré par Kablechkoff du clocher de Koprivchtitza retentit à Klissoura, Panagurichté, Perouchtitza, Batak, etc. La révolution était proclamée !

Oui, la révolution dont Karaveloff fut le premier partisan, le vrai martyr, la révolution à laquelle il avait consacré toute sa vie et son talent, à laquelle il songeait nuit et jour, cette révolution était proclamée !

Karaveloff ne pouvait rester en Roumanie, sachant que ses frères combattaient dans sa patrie pour la réalisation du même but.

Il parcourut la Roumanie cherchant des gens disposés à rentrer en Bulgarie pour aider ses compatriotes. Le gouvernement roumain eut connaissance de son projet et le fit¹ arrêter. Grâce à l'agent diplomatique serbe à Bukarest, il fut sauvé de la prison et partit pour la Serbie.

Dans la guerre serbo-turque, il fut le chef d'une bande¹.

¹ En 1877, Karaveloff fit la tournée de la Bulgarie avec N. Narychkine, le représentant des associations slaves en Russie.

Après la guerre russo-turque, après la délivrance d'une partie de la Bulgarie, il s'installa à Tirnova, où il avait recommencé la publication de *Znanié*. Il allait bientôt reprendre aussi celle d'un journal politique : *Natchalo* (le début). Quelque temps après, il se transporta à Rouschtouk. C'était justement à l'époque où la Bulgarie réclamait des hommes comme Karaveloff. Lui-même le savait. Il savait que c'était à la délivrance qu'il fallait travailler et il se proposait de faire encore bien des choses. Mais le destin ne le permit pas. Karaveloff a vécu pour assister à la délivrance de son pays, idée à la réalisation de laquelle il travailla infatigablement toute sa vie, mais il ne jouit qu'un temps bien court du grand bonheur de la liberté. Il mourut à Rouschtouk le 21 janvier 1879.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE SUR LES ŒUVRES

DE

LUBIN KARAVELOFF

Vers la fin du xiv^e siècle, la Bulgarie était tombée sous le joug turc, la littérature ensevelie aussi sous les ruines du royaume bulgare, son Église soumise à l'Église grecque. Plus de clochers aux églises bulgares, « là où l'on entend le *hodja* (prêtre turc) crier, il n'y a pas de clocher » (proverbe turc). Les Turcs cherchaient à anéantir la nationalité bulgare. Le clergé grec avait le même but. Les livres furent brûlés en masse et remplacés par des livres grecs.

Le peuple devait souffrir le *zaptié* (gendarme turc) et l'évêque, les kirdjalis et les popes, les delibaches et les tchorbadjis, les enitchères et tous les cigans. Les biens du Bulgare n'étaient plus à lui, mais à cette foule de parasites qui vivaient à ses dépens sans rien faire. Le *zaptié* arrivait dans un village, le Bulgare devait le nourrir le mieux possible, lui laisser sa chambre à coucher, son lit et très souvent sa femme ou sa fille. S'il refusait d'exécuter les ordres de son hôte, il risquait non seulement d'être maltraité, mais même tué. Qu'était-ce que la vie d'un raïa ? Arrivait l'évêque, le Bulgare devait se rendre à sa rencontre, lui servir un bon repas et le combler de largesses. En cas de refus, il faisait de la prison.

Quant aux kirdjalis, ils ne faisaient que passer, mais ils ne laissaient derrière eux que la ruine. Détruire les villages, enlever les objets précieux, tuer les hommes, déshonorer les femmes, les filles et les jeunes gens, voilà leur besogne ! Si les délibaches (sorte de soldats turcs) se présentaient, le Bulgare devait les accueillir comme le zaptié et pour comble, leur payer un impôt sur l'usure de leurs dents (diche-parassá, en turc).

Ce n'est pas tout. Et, cependant, je ne puis tout dire, car tel n'est pas le but de cet ouvrage. Inutile d'énumérer ici toutes les peines, les infamies, les souffrances et les tortures auxquelles le Bulgare était exposé nuit et jour. J'ai donné au lecteur une idée de la violence des Turcs et des Phanariotes. Je lui laisse supposer le genre d'existence auquel était soumis l'esclave turc !...

Ce double joug anéantit tout sentiment d'indépendance chez les Bulgares, mais il ne parvint pas à tuer leur nationalité. Le Bulgare exécutait servilement les ordres de ses tyrans, mais il est resté Bulgare. Nous ne parlons pas de quelques malheureuses exceptions relatives à des individus qui ont lâchement passé dans les rangs turcs ou grecs.

Les ^{xv^e}, ^{xvi^e}, ^{xvii^e} et la première moitié du ^{xviii^e} siècle se sont écoulés sans qu'un seul livre, un seul écrit en langue bulgare ne parût. Cette langue n'était plus connue. On la considérait comme un dialecte de la langue serbe. Le peuple dormait sous le joug. Il serait peut-être encore endormi si le destin ne lui eût envoyé un homme qui

avait pour mission de le tirer de son sommeil. En 1762, dans une petite cellule du monastère de Zograph, le moine Païssi, après de longues études, de pénibles travaux, achevait son *Histoire slavo-bulgare du peuple, des rois et des saints bulgares*. C'est là qu'eut lieu la renaissance de la littérature. Cet ouvrage fut le signal du réveil. Quelques-uns entendirent et comprirent sa voix et répondirent à cet appel. L'évêque de Vratza-Sophronius continua l'œuvre de Païssi. Après lui, vinrent P. Beron, J. Veneline, Apriloff, Popovitch, Photinof, etc.

Mais les œuvres de tous ces génies n'étaient que le prélude de la renaissance de la littérature bulgare. Les trois personnages qui lui donnèrent la plus grande impulsion et un certain coloris, n'existaient pas encore, Rakovski, Karaveloff et P. Slaveïkoff, voilà les trois hommes qui ont donné la direction, le ton à la littérature, voilà les maîtres de la littérature moderne en Bulgarie. Il est bien vrai que toute époque a ses grands personnages. Rakovsky, Karaveloff et Slaveïkoff sont les représentants d'une grande époque de l'histoire, époque de la renaissance politique et littéraire bulgare. Ce sont là les trois esprits les plus largement développés, les hommes qui ouvrirent au peuple la porte de la science et de la littérature. Ils travaillèrent au journalisme et surent porter noblement leurs étendards. Dans chaque numéro de leurs journaux, on les voit poursuivre leur but avec une ardeur et un tact remarquables. On peut en dire autant de leurs travaux littéraires.

Avant d'aborder l'analyse des œuvres de Karaveloff, je veux dire quelques mots de ses idées, de sa manière d'écrire et de son style.

Le patriotisme est l'idée qui domine toutes les œuvres de Karaveloff. C'est cette idée qu'il développe dans tous ses écrits. C'est sous l'inspiration de son amour pour sa patrie qu'il a pu écrire ces merveilleuses lignes :

« Je t'aime, ma chère patrie ! J'aime tes Balkans, tes
« forêts, tes collines, tes rochers et leurs sources de
« cristal ! Je t'aime, mon cher pays ! Je t'aime de toute
« mon âme et du fond de mon cœur, bien que tu sois
« condamné à de terribles souffrances et à la captivité !
« Tout ce qui reste à mon âme de bon et de sacré, tout
« est à toi !... » (*Bulgares des temps anciens*, édition
Z. Stoïanoff, p. 28).

Karaveloff s'oublie lorsqu'il parle de sa patrie ; il est tout exalté. Le lecteur s'oublie lui-même en lisant ces belles descriptions des mœurs et usages nationaux, ces beaux dessins de la Bulgarie, des terribles souffrances et des peines que le malheureux Bulgare était condamné à supporter. Là se révèle la beauté de ses œuvres.

Mais si le patriotisme fut l'idée inspiratrice des beautés des œuvres de Karaveloff, il ne le fut pas moins de ses défauts. Dégoûté des Turcs et des Phanariotes, il veut que tout le monde les déteste. Aussi, devient-il grossier, lorsqu'il décrit leurs coutumes inhumaines (V. *Le riche pauvre*, vol. IV, édition Stoïanoff et *Patriote exagéré*, vol. VII).

Le poète aime sa patrie et croit que personne ne l'aime autant que lui. Il ne connaît qu'un seul moyen de la délivrer du joug, la révolution. Tous ceux qui ne sont pas partisans de la révolution sont, selon lui, opposés au bien de leur pays et méritent ses mépris. Voilà pourquoi il est si sévère dans ses articles à l'adresse du parti des vieux. Tels sont ses défauts.

En politique, Karaveloff est démocrate-républicain. Ses rêves, ainsi que ceux de Rakovski, Boteff, Levsky, etc., sont une confédération balkanique comme la Suisse, où tous pourront jouir de la liberté. Ceci est clairement exprimé dans les colonnes de *Svoboda* et de *Nezavissimost* et dans les proclamations révolutionnaires.

Karaveloff est bon chrétien, il écrit des chansons pour la Sainte Résurrection, mais il fait la guerre aux cléricaux, parce qu'ils abusent de leurs droits.

Il n'a jamais été esclave de son talent. Ce n'est pas l'inspiration qui le dirige dans ses travaux, mais, au contraire, c'est lui qui appelle son inspiration au moment où il en a besoin. C'est un travailleur qui livre tout sur commande. Seul pour rédiger ses journaux, il devait passer de la poésie à la politique. Il était tout à la fois homme politique, poète, conteur et critique.

Bien que sa puissance intellectuelle fût immense, il ne put se débarrasser complètement des qualités propres à ses divers genres, quand il écrivit dans un genre. Voilà pourquoi on rencontre parfois chez Karaveloff le conteur et l'homme politique. Je cite comme exemple le récit

du *Patriote exagéré* où il fait de longues tirades contre les cléricaux.

C'est grâce à son beau style que cette influence d'un genre sur un autre ne diminue pas la valeur de ses œuvres littéraires.

Le style de Karaveloff est léger et coulant. L'auteur est bien maître de sa plume. Prenez n'importe quel ouvrage, en le lisant vous ne croiriez jamais qu'avant d'être achevé, il a été plusieurs fois abandonné et repris. Il n'est pas lourd dans ses écrits ; son style est comme transparent. Aussi, l'esprit le plus faible saisit immédiatement ce qu'il veut dire.

Karaveloff sait adapter son style à ses héros. S'agit-il d'un personnage ou d'un paysage qui lui est sympathique, son style est doux, agréable, délicat ; s'agit-il d'un tyran ou d'un traître, alors son style est nerveux, satirique et mordant.

Deux causes expliquent la beauté de ce style. La première, c'est qu'il a toujours le même but, la même idée inspiratrice. En commençant un ouvrage, il sait où il doit finir. La seconde cause, c'est sa langue bulgare pure. D'abord, il a été élevé à Koprivchtitza où l'on parle l'un des meilleurs dialectes de cette langue ; ensuite, il s'est occupé tout spécialement des chansons et légendes nationales, des épopées dans lesquelles la langue est si bien conservée.

Jusqu'à lui, les écrivains bulgares parlent une langue qui est un mélange de vieux bulgare et de bulgare mo-

derne. Karaveloff et ses contemporains purifient la langue littéraire en acceptant celle que le peuple parle et en mettant de côté l'ancien bulgare. Il est vrai que dans les œuvres de Karaveloff et de ses contemporains, l'on rencontre çà et là des russismes que fit disparaître le dernier purificateur de la langue bulgare, M. Z. Vazoff.

*
*
*

J'ai sous les yeux les poésies de Karaveloff, recueillies dans le premier volume de l'édition Z. Stoïanoff.

Parlant des poésies, M. Velitchkoff (*V. Denitza*, p. 121), dit tout court que Karaveloff n'est pas poète. Et pour convertir le lecteur à son opinion, il prend comme exemple une de ses plus faibles poésies, celle qu'il a dédiée au souvenir des saints bulgares Cyrille et Méthode. Je ne veux pas dire que Karaveloff soit poète dans toutes ses poésies, mais je ne puis admettre cette affirmation hasardée, attendu que je ne trouve pas suffisamment fondés les arguments de M. Velitchkoff à ce sujet. Ce même critique se contredit dans la suite. (*V. même journal*, p. 124). « Après tout cela, dit-il, nous devons dire qu'il
« ne faut pas conclure de nos jugements que nous ne
« reconnaissons aucun mérite aux poésies de Karaveloff.
« Une telle conclusion serait aussi loin de notre pensée
« que de la vérité... » Puis plus loin : « Certaines de
« ses poésies et surtout celles où soufflent le sentiment

« mélancolique seront toujours lues avec plaisir et douceur... »

M. St. Bobtcheff (V. le journ. *Naouka*, p. 117), disait au sujet de cette poésie : « Karaveloff était poète. Il « n'était pas de ces poètes qui chantent les yeux noirs, « les tailles fines, le beau printemps, la mousse verte, « les doux rossignols, les crocus fleuris et je ne sais « encore quelles beautés. Non, Karaveloff était original « aussi dans sa poésie... »

Je trouve cette opinion plus juste et je l'accepte.

La liberté, dans le vrai sens du mot, voilà ce que Karaveloff a chanté, voilà l'idéal de toutes ses poésies, poésie singulière et originale comme son auteur. La forme lui importe peu, il n'y est pas trop attaché. Le fond est pour lui le point important sur lequel il fixe toute son attention. A cet égard, il se rapproche beaucoup de l'écrivain russe N. A. Dobroluboff.

Mais le maître de Karaveloff dans ses chansons fut le grand poète de la Petite Russie, le célèbre auteur de *Kobzar*.

Gr. Chevtchenko, bon patriote et serviteur des idées tout à fait libérales-démocratiques, peut être considéré comme le plaideur des *Offensés et des humiliés* petits russiens. Karaveloff, destiné à être le plaideur des malheureux bulgares se laissa inspirer par le poète petit-russien. D'abord, l'écrivain bulgare a traduit plusieurs poésies de Chevtchenko (V. *Chans.* N° 1, p. 1 ; N° 25, p. 21 ; N° 26, p. 22 ; N° 41, p. 39). Ensuite, la forme

de la plupart des poésies de Karaveloff est celle de l'écrivain petit-russien. Lisez par exemple :

« Outchitésa, Craty moï.	« Minouvat' dni i godini,
« Outchites', tchitaïté,	« Préminouva mladost';
« I tchoujomon naoutchites',	« Glavata se zasrebriava, —
« I svoho ne tzouraïtes':	« Eto ti i starost'!
« Bo hto matir zabouvaë,	« A pak' azé se să skitam'
« Toho Bog Karaë... »	« Po tchoujbina hodă..... »

(Kobzar) ou (Karavel., vol. I, p. 60.)

« Tetche voda v' siné moré	« I azé săm dobăr junak',
« Ta né vytikaë,	« I azé să boră
« Chouka kozak' svoū dolū	« S'douchmanité na naroda
« A doli nemaë..... »	« I s' slabité hora..... »

(Kobzar, p. 94.)

(Karavel., vol. I, p. 80.)

Il y avait une corde commune dans le caractère de ces deux poètes. Chevtchenko pleurait sur les maux que son peuple était destiné à souffrir et recommandait à ses compatriotes l'éducation comme moyen d'arriver au progrès. Karaveloff devait pleurer l'esclavage auquel son peuple était condamné et lui donnait de bons conseils sur les moyens à prendre pour se délivrer.

Les meilleures poésies de Karaveloff sont celles qu'il a écrites sous l'influence de Chevtchenko. De plus, il a subi aussi l'influence des chansons populaires bulgares.

Pendant les quatre premiers siècles de son esclavage, le peuple bulgare n'a nourri son âme et n'a élevé ses sentiments que par la poésie populaire, les chansons et les légendes nationales.

La poésie populaire de ce temps-là présente un tableau

vivant de l'époque. Les chants populaires forment dans leur ensemble une source importante de l'Histoire nationale bulgare. D'une manière libre et légère, le chantre célèbre les héros, l'esclavage, le servage, l'amour, les croyances du peuple.

La poésie de ces quatre siècles jette une note mélancolique et un peu triste. Il va sans dire que sous le double joug des Turcs et des phanariotes le peuple ou plutôt ses chantres ne pouvaient que pleurer et pleurer toujours. Les chansons des *haïdouks* seules ont un ton plus vif et plus énergique.

Karaveloff aime le peuple ; il aime aussi sa poésie. Il l'aime cette poésie naïve, parce qu'il y retrouve le peuple tel qu'il est, dans toute sa naïveté, avec toutes ses mœurs et toutes ses superstitions.

L'influence de la poésie populaire sur Karaveloff est beaucoup plus grande que celle des auteurs russes.

Le peuple bulgare était habitué à cultiver ses facultés intellectuelles et morales de la manière légère dont ses poètes avaient traité la poésie populaire. Privé de tout mouvement scientifique et littéraire, il n'était pas à même de saisir et de comprendre les idées qu'on lui exposait théoriquement. Il lui fallait des hommes qui pussent lui présenter ces idées sous une forme à sa portée. Un de ces hommes fut Karaveloff. Les formes préférées du peuple étaient le conte et le chant. Et c'est à ces deux formes que Karaveloff donna aussi ses préférences.

Voilà pourquoi nous le voyons écrire des poésies. La forme poétique le gêne, elle ne lui obéit pas. Souvent pour trouver la rime, il manque de sentiment. Ce sont plutôt des chansons et des imitations. Il imite les chansons en donnant aux siennes un coloris tout à fait populaire. C'est pour le peuple, pour la foule qu'il écrit et pour en être compris, il en emploie le langage et les expressions.

Écoutez plutôt :

« Stoïan sé proviknă
« Ot' Stara-Planina :
« Bré mladi momtcheta,
« Junak' bălgartcheta !
« Né li vi é jalno
« Za vachité maïki,
« Za starité, bachti,
« Za milité, bratia,
« Za draghi sestritzi,
« Za drebnité detza ?
« Ia ghi poglédnété
« Kak' sālzi prolivat'
« Kak' zoloumé târpat',
« Kak' sendjiré nossăt',
« Kak' téjko proklinat'
« Maïtchino si mleko.
« Haïdé da vâzstanem'
« Săs' pouchka boïliika..”

(Kar., vol. I, p. 6.)

TRADUCTION

« Stoïan crie de la montagne : « Holà ! Hé ! jeunes
« hommes, braves Bulgares, n'avez-vous pas pitié de vos

« mères, de vos pères, de vos chers frères, de vos sœurs
« aimées, de vos petits enfants? Regardez les larmes
« qu'ils versent, les misères qu'ils endurent, les chaînes
« qu'ils portent, comme ils maudissent le lait maternel!
« Allons, révoltons-nous, armons-nous de la carabine!
« Coupons les têtes de ceux qui nous torturent : les
« Turcs, les enitchers¹, les Grecs démoralisés, les cléri-
« caux aux âmes noires et nos tchorbadjiïs ».

Aucune conférence sur l'indépendance du peuple et sur la liberté du citoyen ne pouvait produire autant d'effet sur le peuple bulgare que cette chanson si simple.

La plupart des poésies de Karaveloff sont patriotiques révolutionnaires.

CHANSON DE RAKOVSKI

« Lorsque j'étais enfant, petit, frais, mignon ; lorsque
« j'étais adolescent, vif, jeune, plein de force ; lorsque
« j'avais atteint l'âge viril et lorsque j'étais vieux, j'avais
« toujours pour père, pour mère et pour enfant : la
« liberté, la liberté!

« J'étais esclave, j'étais dans le chagrin, je souffrais
« des privations, mais je n'étais pas complètement sub-
« jugué, j'avais encore une volonté. Et j'ai quitté la

¹ Les plus terribles troupes turques étaient celles des *enitchers*. C'étaient des enfants bulgares, qui, encore tout jeunes, étaient enlevés à leurs parents et élevés dans les dogmes du mahométisme.

« Bulgarie, le monde pour errer, pour être comme Jéré-
mie, pour appeler librement : liberté, liberté !

« Je réveille mon frère, il faut qu'il agisse, qu'il ne
« donne plus aux Turcs ses biens, qu'il délivre ses mains
« des chaînes de l'esclavage, qu'il s'écrie aussi avec moi
« d'un cœur brave : liberté, liberté !

« Entends ma petite prière, ô mon frère chéri ! Je vois
« que j'ai assez souffert, que mes forces me quittent,
« viens auprès de moi avant ma mort et dis-moi seule-
« ment une parole, douce parole que j'apporterai là-bas :
« liberté, liberté !

« Mais tout dort, tout sommeille. Personne ne veut
« rien entendre. L'un te dit : Il n'est pas temps ! L'autre
« tout ignore. Chacun veut tout obtenir sans faire quel-
« que chose. Chacun veut par la bouche d'autrui pro-
« noncer cette parole sainte : liberté, liberté ! »

Le lecteur doit se souvenir que Levsky fut le réalisa-
teur des idées de Karaveloff. Homme infatigable, plein
de courage et d'énergie, Levsky, seul d'abord et plus
tard accompagné de Karaveloff et de Dimitri le Commun,
parcourut toute la Bulgarie. Grâce à sa diction, à ses
talents oratoires, il réussit à fonder presque partout des
comités révolutionnaires privés. Poursuivi par le gou-
vernement turc, il tomba dans ses mains le 8 janvier 1873,
victime d'une cruelle trahison ; dont l'auteur fut, dit-on,
un prêtre. Le 6 février 1873, il n'était plus. Il fut pendu
à Sophia.

La mort de ce grand héros affligea vivement toute la

jeunesse, mais la perte que cette mort causait à son pays fut mieux appréciée par Karaveloff, l'inspirateur, le guide de Levsky.

Sous le poids de son immense chagrin, Karaveloff écrivit sa chanson *A Vassil Levsky*. Il jeta ses regards sur le monde entier et trouva que le soleil et la lune étaient les objets les plus purs et les plus innocents. Il les invite à pleurer avec lui la mort de cet ami de la liberté, à ne plus luire pour les tyrans turcs, pour le clergé phanariote, les tchorbadjiis, les journalistes rétrogrades, les écrivains traîtres, les sots maîtres d'école et à ne plus réchauffer le parti des vieux. Il faut maintenant que ces deux astres rassemblent leurs rayons pour éclairer brillamment la jeunesse et la sainte guillotine qu'une main maudite a dressée. Il faut qu'ils éclairent la place où le brave Levsky se perdait, Levsky, cette force encore toute jeune qui fit ressusciter sa mère, réveilla son peuple, sema en Bulgarie la semence de la liberté, la meilleure de toutes les semences. Ce sont des pleurs bien amers, mais les pleurs d'un homme de courage et d'énergie, d'un homme d'espoir. Cette chanson est un vrai chef-d'œuvre, quand même l'auteur y a employé quelques mots triviaux.

Très souvent, dans ses poésies, Karaveloff, montre son mépris pour les grands, les tyrans turcs et pour le clergé grec si perdu de mœurs, comme dans la chanson intitulée : *Le richard et l'émigré*.

« Tu es heureux, tu es riche, tu as des trésors, parce

« que même ton honneur, tu l'as vendu pour de l'or ! Tu
« es fort et vigoureux, ton visage brille, parce que rien
« n'est sacré à ton cœur ! Tu es joli, tu es beau, tu es
« noble, parce que notre sang te nourrit ainsi que la sueur
« du peuple. Tu es grand, tu es pacha, tu bois avec
« Midha, parce que tu signes les sentences de mort
« contre les raïa. Tu méprises tes frères, tu vends ta
« sœur ; pour une décoration turque, tu peux faire
« pendre ton père. Je suis pauvre, mais je suis honnête ;
« je ne veux pas de l'or des autres, je ne veux pas de l'or
« que je n'ai pas honnêtement acquis. Je suis vêtu de
« haillons, comme je me suis couché, je me lève ayant
« faim, mais ma conscience pure, je ne la donnerais pas
« pour un royaume. Je n'ai pas d'habitation, je ne sais
« où reposer ma tête ; je cours les Balkans, mais je ne
« désire et ne demande que la liberté ! Tu me hais et me
« traites en vagabond, moi je te méprise, car tu es un
« homme sans honneur. » (P. 17, Chanson. 21.)

Karaveloff fait souvent parler les montagnes, les oiseaux, l'herbe, la Bulgarie, etc.

« Chère terre, Bulgarie ! Pourquoi es-tu triste ? Est-
« ce la colère et la peine qui t'agitent ? Est-ce la gelée
« blanche de l'automne qui t'a recouverte de son man-
« teau ou la chaleur de saint Pierre ¹ qui t'a brûlée ? »

La Bulgarie répond :

¹ La fête de saint Pierre se célèbre le 29 juin, durant les plus grandes chaleurs de l'été,

« Puisque tu me demandes, mon brave, de te dire la
« vérité... Mets-toi à mes côtés et écoute ce que je vais
« te raconter :

« Mon frère, j'ai des fils infidèles dont la figure est
« blanche et l'âme noire, des tchorbadjiis, des scélérats,
« des serviteurs turcs qui ne pensent qu'à satisfaire leurs
« sens! » (P. 58, chans. 69.)

La jeune fille bulgare est assez patriote dans les poésies comme aussi dans les contes et les récits de Karaveloff. Écoutez l'appel qu'elle fait à sa mère :

« Ne m'enfante pas, ma mère, blanche, brunette; ne
« me donne pas une taille fine et haute, car je serai, ma
« mère, aimée par quelque Turc. Il te tuera et me perdra.

« Ne m'enfante pas, ma mère, blanche et rose, pour
« que je ne meure pas trop tôt, jeune et verte. Un vieil-
« lard quelconque embrassera ma taille fine; mes yeux
« se fermeront; ma taille se gâtera.

« Le basilic, ma mère, ne croît pas sans eau, et la
« beauté de la fille ne fleurit qu'en liberté! » (P. 64,
chans. 77.)

C'est surtout dans ses poésies et ses critiques que Karaveloff emploie souvent un langage un peu trop acerbe. Ainsi, lorsqu'il s'agit de quelqu'un que Karaveloff déteste, il traduit son mépris par des épithètes tout à fait grossières. En pareil cas, il se sert de mots tels que : fange, vilénie, marécage, escargot puant et d'autres encores pires. Cette grossièreté est, à mon avis, le plus grand défaut de Karaveloff.

Avant de finir avec ses poésies, j'en citerai quelques-unes des meilleures.

« Le printemps arrive, l'oiseau chante... » (p. 54, chans. 60). — « Les années s'en vont, le vieux blanchit » (p. 82, chans. 103). — « L'aurore s'est levée » (p. 88, chans. 112). — « Ne pleure, ne t'attriste point, ô verte montagne » (p. 89, chans. 114). — « Je veux vous chanter » (p. 123, chans. 166). — « Tu es belle, ma forêt » (p. 117 chanson 171). — « Prière » (p. 137, chans. 185).

* *

Les contes et récits de Karaveloff, au nombre d'environ une trentaine, se trouvent dans les volumes II-VIII de l'édition Z. Stoïanoff.

Ce sont là des chefs-d'œuvre; voilà pourquoi je m'en occuperai un peu plus longuement. Je parlerai d'abord de l'influence qu'a subie Kavareloff comme conteur; ensuite de l'amour qu'on rencontre dans ses œuvres, enfin de ses desseins et de ses types.

Après Joukovsky, Pouchkine, Gogol fut le premier écrivain national russe. Jusqu'à l'apparition de ces deux grands génies de la littérature russe, cette littérature se tenait enfermée dans le cadre étroit du pseudo-classicisme. Ils la sortent de ce cadre, lui font quitter la cour et la grande noblesse pour la répandre parmi le peuple, dans la masse des simples mortels. C'est la vie populaire qui les intéresse, la vie de la petite noblesse, de la bour-

geoisie et de la bureaucratie russe. Soulever le voile derrière lequel se cache cette petite noblesse et bourgeoisie, découvrir les fourberies de la bureaucratie et comment elle abuse de ses droits, voilà, en peu de mots, le but de l'œuvre de Gogol. C'est l'influence de ce dernier et de ses disciples qu'on remarque dans les contes et récits de Karaveloff. L'écrivain bulgare adopta le but de l'écrivain russe et le transporta sur le terrain national.

Quelquefois Karaveloff suit trop servilement son modèle. En lisant, dans les *Bulgares des temps anciens*, le passage où il raconte comment le vieux Lubin et Hadji Guentcho se sont brouillés, on se souvient très bien du récit de Gogol : « Comment Yvan Ivanovitch et Ivan Nikiphorovitch se sont brouillés. » Il n'y a qu'un ou deux passages dans ses contes et récits où l'on puisse reprocher à Karaveloff de s'être trop laissé inspirer. Même alors, il n'est pas un simple copiste, il montre bien son indépendance tout en restant sous l'influence du génie inspirateur de l'auteur russe.

L'amour tient aussi sa place dans les œuvres de Karaveloff. Par malheur, ses aventures amoureuses finissent presque toujours tristement. Karaveloff connaît très bien l'âme du jeune homme et de la jeune fille bulgares ; il connaît parfaitement les usages nationaux concernant l'amour. Voilà pourquoi ses scènes amoureuses sont si réussies. L'innocence, la franchise des jeunes Bulgares sont bien observées.

Voici le premier entretien d'amour entre Tzeno et Dra-

ganka, les deux protégés de la vieille Gana. C'est Tzeno qui raconte le fait.

« Draganka et moi, nous sommes allés faner à la
« prairie, et la vieille Gana est restée à la maison pour
« préparer le repas. Nous avons travaillé toute la journée,
« et fatigués, nous nous sommes assis sous le saule pour
« nous reposer. La chaleur commençait à tomber, le soleil
« s'approchait de la terre et se préparait à quitter notre
« monde et à lui dire bonne nuit. Le zéphyr du Balkan,
« apportant sa fraîcheur, nous fit sentir le parfum des
« fleurs. Les insectes se cachèrent, et ceux du soir et de
« la nuit sortirent de leurs retraites ; les gens se dirigeaient
« vers leurs maisons.

« — Es-tu gaie, Draganka ? demandai-je à ma sœur.

« — Je suis fatiguée, me répondit-elle.

« — Moi aussi, je suis fatigué, nous avons beaucoup
« travaillé aujourd'hui... Mais, dis-moi, aimes-tu à
« regarder ce monde ?

« — Et pourquoi aimer à le regarder ? Qu'a-t-il pour
« attirer nos regards ?

« — Regarde donc comme les oiseaux chantent,
« comme l'herbe est verte, comme la fleur exhale un
« doux parfum, comme les animaux se réjouissent,
« comme le soleil brille !

« — C'était la même chose l'année passée à cette sai-
« son. Il n'est aujourd'hui ni plus beau, ni plus laid.
« Le monde est comme toujours, répondit Draganka en
« soupirant.

« — Pour moi, il est plus gai et la vie me paraît plus
« belle qu'autrefois, car, alors, je ne savais pas en jouir,
« mais, maintenant, je suis heureux et satisfait.

« Draganka me regarda avec ses grands yeux noirs,
« comme si elle voulait lire sur mon visage ce que j'avais
« au cœur et se mit à dire :

« — L'année passée, j'étais plus heureuse qu'aujour-
« d'hui... L'année passée, j'étais joyeuse de voir les pa-
« pillons, les fleurs et les oiseaux. Aujourd'hui, rien ne
« me réjouit, rien ne m'égaie, rien ne me plaît... Mon
« cœur cherche quelque chose, mon âme désire quelque
« chose, mais je ne sais pas moi-même ce qu'elle veut...
« je souffre... Ce que j'aimais, il y a une année, aujour-
« d'hui, je ne l'aime plus, et ce que je n'aimais pas, je
« l'aime maintenant...

« — Donc, l'année passée, tu m'aimais beaucoup et,
« aujourd'hui, tu ne m'aimes plus... Est-ce vrai ?

« Draganka me regarda de nouveau dans les yeux et
« d'un regard qui voulait dire : « Qui sait ce que tu
« penses ? » Je jetai, moi aussi, un regard droit dans les
« yeux de Draganka qui, rougissante, balbutia :

« — Je t'aime toujours comme je t'aimais ces années
« passées. Tu es mon frère, comment ne pourrais-je pas
« t'aimer ?

« — Si tu m'aimes comme tu m'aimais jusqu'à pré-
« sent, viens, embrasse-moi, lui fis-je.

« Draganka rougit et baissa les yeux en disant :

« — L'année passée, j'étais encore enfant et je ne savais

« pas ce que je faisais... Maintenant, je ne dois pas faire
« ce que je faisais... c'est mal !

« — Vois-tu maintenant que tu ne m'aimes pas ! Et je
« croyais que nous nous aimerions tous deux jusqu'à la
« mort. Tu n'as plus ni père, ni mère, ni aucun parent ;
« alors même que, moi, je les ai encore, ils sont bien
« loin ! Qui nous aimera, si nous deux nous ne nous
« aimons ? Qui aura pour nous de tendres caresses, si
« nous n'en avons l'un pour l'autre ? Moi, je suis tout
« seul en ce monde, je n'ai personne.

« — Moi aussi, je suis seule, répondit Draganka. Je
« n'aime personne que toi et la vieille Gana.

« — Je ne le crois pas. Si tu m'aimais, tu m'embras-
« serais et si tu ne m'aimes pas, tu dois me le dire ; alors,
« j'irai d'où je suis venu, j'irai à Belogradtchik chercher
« mes parents. Je ne veux plus vivre ici au milieu d'étran-
« gers, où pas une seule âme ne m'aime...

« — Je t'aime, dit Draganka, en baissant les yeux.

« — Embrasse-moi, si tu m'aimes, lui dis-je, et mon
« cœur se serra dans ma poitrine.

« Draganka s'approcha de moi et prenant ma tête dans
« ses belles mains, m'embrassa sur la bouche. Je n'ou-
« blierai jamais ce moment ; je n'oublierai jamais le feu
« que ce baiser fit passer dans tout mon être ; je n'ou-
« blierai pas ce bonheur extrême que je ressentis alors ;
« dans l'autre monde, ce doux instant sera ma seule
« consolation et me fera quelquefois penser à celui-ci.

« Les mains de Draganka tremblaient, son visage brû-

« lait comme du feu, ses yeux brillaient comme deux
« étoiles dans un ciel sans lune et tout émue, elle me
« dit tout bas :

« — M'aimeras-tu toujours ?

« — Jusqu'à la mort, répondis-je.

« Notre amour n'était plus fraternel. »

(Vol. IV, p. 56-59.)

Karaveloff a de très beaux dessins. Seulement ce qu'il y a de particulier, c'est que l'on remarque tout de suite si le paysage qu'il nous dépeint lui est sympathique ou non. Lisons la description de Koprivchtitza ou de n'importe quel coin de la Bulgarie, nous voyons que l'auteur en est enthousiaste. Il n'y a pas dans le monde entier un pays qui puisse être comparé pour sa beauté à sa patrie. Mais lorsqu'il dépeint un paysage qui lui inspire des idées tristes, on remarque aussitôt qu'il le méprise. Voici comment il décrit le *Diari-Bekyr*.

« Long et vaste est le Diari-Bekyr. Hauts et solides
« sont ses murs, lourdes sont les chaînes turques. Cette
« ville est maudite de Dieu ; maudits sont aussi ses habitants. Pas de pluie, pas de rosée, pas de frais zéphyrs
« de la montagne, rien de bon comme dans nos pays,
« comme dans notre Bulgarie bénie. Le soleil d'Anadol
« brûle du haut du ciel, il brûle au-dessus de votre tête
« comme le feu de l'enfer, et votre cerveau est en feu. Les
« tuiles se fendent et le plomb des mosquées se fond
« sous les ardeurs de ce soleil irrité. Chez nous, le soleil

« se lève pour égayer les hommes et les animaux et dans
« ce Diari-Bekyr désert, il ne se lève que pour dessé-
« cher les gens, les insectes, les herbes et la verdure,
« détruire tout ce qui est vivant. Rien n'égaye, rien ne
« réjouit ici, tout est désert, tout est consumé. On ne
« sent pas ici le parfum de l'ortie du printemps, on ne
« voit pas le colchique et le crocus, on ne peut pas arra-
« cher et sentir une feuille de foyard, de mélisse ou
« d'amaranthe. Tout est mort, désolé et triste. De temps
« en temps seulement, ce silence de mort est interrompu
« par le vol d'une tourterelle ou d'un aigle s'abattant sur
« la flèche d'une mosquée ou encore par le gazouille-
« ment de l'hirondelle, puis tout rentre dans le calme
« du tombeau.

« La nature de ce pays lointain est pauvre ! Le soleil
« brûle tout ce qui vit et veut vivre. Les nuagés s'en-
« fuient de ce ciel et le terrain se lézarde de soif. Sitôt
« qu'une fleur ou une herbe verte paraît, le soleil la
« brûle. Les oiseaux luttent contre la chaleur, mais ils
« sont vite fatigués et fuient ces lieux inhospitaliers.
« Agneaux et chevreaux perdent leur gaieté, ne jouent et
« ne gambadent pas comme chez nous. Nous ne pour-
« rions pas vivre longtemps dans ce pays et combattre
« cette nature stérile, bientôt nous blanchirions, nous
« nous affaîsserions et notre âme forte quitterait son
« enveloppe fragile. Et dans cette ville maudite, le gou-
« vernement turc envoie les plus braves Bulgares et Bos-
« niens, c'est-à-dire les plus honnêtes et les plus labo-

« rieux. Depuis Insoudar jusqu'à Diari-Bekyr, on voit,
« le sol jonché des os de ces martyrs. Sur toute la lon-
« gueur de cette route, on trouve les cadavres de ces
« saints qui ont voulu le bien et le bonheur de leur
« patrie et qui ont cherché leur liberté. »

(*Martyr*, vol. IV.)

Plus loin, Karaveloff décrit la prison de Diari-Bekir. Souvent, il trace des tableaux qui font frémir d'horreur. Imaginez-vous une cave obscure qui n'a qu'une seule fenêtre, les murs suintent d'humidité, l'air est lourd et étouffant. Représentez-vous aussi une vingtaine d'hommes couchés à terre, sur de la paille pourrie. Voilà le tableau que présente la prison de Diari-Bekyr ! Mais Karaveloff ne s'y arrête pas, il veut animer son tableau.

« La nuit est obscure et étouffante, l'atmosphère
« asphyxie l'homme. Nos saints martyrs, après les
« grands tourments et les travaux de la journée,
« dorment, sanglotent, soupirent et grincent des
« dents. Un de ces martyrs soulève la tête et s'écrie :
« Ma mère, pourquoi m'as-tu donné la vie ? Mon Dieu !
« pourquoi est-ce que je vis ? Et il retombe sur sa couche
« pour y continuer son sommeil agité. Un autre, en
« rêve, prononce des paroles entrecoupées : « Midha-
« Pacha est un revenant. Ali-Pacha est un loup.... Ils
« ordonnent des massacres, ils pendent, mais nous pen-
« drons aussi un jour.... Levez-vous, mes frères, aux

« armes ! Frappez ces bourreaux ! Allons, allons... au secours ! au secours ! » Un Bosnien se lève ; debout, il se frappe la poitrine et dit : « Du sang, je veux du sang ! » Puis, il se recouche et se rendort. »

On peut diviser en deux groupes les types dépeints par Karaveloff dans ses contes et récits :

a. Le groupe des tyrans.

b. Celui des esclaves.

Dans le premier rentre le Turc, le Phanariote et le Tchorbadji ; dans le second, le vieillard, le jeune homme, la jeune fille bulgare et le patriote-haïdouk.

Si l'on veut connaître le Turc, son âme, sa foi et ses passions, il faut lire les œuvres de Karaveloff, surtout ses contes et récits. On y voit l'éternel ami du café et de la pipe, un homme aux passions brutales, un éternel paresseux qui ne veut rien faire et en même temps tout avoir, un homme dont la fantaisie est inimaginable, un homme féroce, terrible, mais en même temps bien lâche. Tel est le portrait du Turc.

Il a des passions brutales, parce que ce n'est pas lui qui les dirige. Le Turc est dirigé par ses passions. Combien de femmes et de jeunes filles bulgares en ont été victimes ! Combien de familles et de maisons ont été ruinées et détruites !

Il est paresseux. Allez en Bulgarie (nous parlons de la principauté de Bulgarie et non pas de la Macédoine et des arrondissements d'Andrinople, qui, grâce au congrès de Berlin, restent encore sous le joug des Barbares), allez

donc en Bulgarie et vous verrez ce que les Turcs sont devenus. Les riches, ne pouvant plus augmenter leurs fortunes en demeurant oisifs, ont tout vendu et se sont transportés ailleurs pour continuer leur vie de débauche. Les pauvres sont devenus des décrotteurs et des portefaix.

Le Turc est un terrible bourreau, mais il n'est plus le guerrier d'autrefois. Il est fort devant les faibles. Il tue les femmes et les enfants, mais il courbe l'échine devant celui qui est plus fort que lui. La révolution bulgare de 1876 et la guerre russo-turque nous en donnent la preuve.

Le Turc rêve toujours belles filles, beaux garçons, montagne de pilaphe¹ et fleuves de cherbet².

Oui, c'est bien le Turc !

Citons un passage de Karaveloff caractérisant le Turc :

« Celui qui n'a pas été à Rouschtouk, ne peut se faire
« une idée des cafés turcs. Ces cafés lui donneront la
« notion la plus complète du peuple. Pénétrons dans un
« de ces temples, car le café est pour le Turc le lieu le
« plus sacré. Dans un de ces temples, ayant servi autre-
« fois de salon de coiffeur, restaient quelques turbans
« qui conversaient sur la politique :

¹ Pilaphe : plat doux au riz.

² Cherbet : liqueur douce.

« — Sans le Moscovite, nous ne serions pas arrivés
« au point où nous en sommes, dit un turban en mettant
« le bout de sa pipe dans sa bouche.

« — Les Français ne valent pas mieux que les Mosco-
« vites. Ceux-ci nous frappent assez souvent, c'est vrai,
« mais, au moins, ils ne veulent pas faire de nous des
« païens et danser à la française avec nos femmes. Je
« crois que s'il n'y avait pas de Français, notre Sultan
« n'aurait jamais traité les gïaours (païens) comme ses
« enfants et ses sujets. « Tu dois être le père du plus
« petit de tes sujets », disent les Français. Le Sultan
« veut leur plaire et répond : « Je suis prêt à accomplir
« vos vœux ». Notre plus grand malheur est que la
« France soit intervenue dans nos affaires. Depuis
« qu'elle veut faire de nous des Européens, les païens
« ont relevé la tête. Ils ont appris leur *bonjour*, et
« se moquent des fidèles-dinislans. Si cela continue,
« nous serons bientôt décharnés comme des chiens de
« Bagdad.

« Travaille, te dit-on, Travailler ! Le travail n'est créé
« que pour les païens.

« — Je n'ai pas encore craché sur la barbe de mon
« père, disait un autre Turc qui semblait être employé,
« parce qu'il portait un uniforme sale et déchiré.

« — Au diable soient les Français, les Moscovites et
« tous les païens qui vivent sous les brillants rayons du
« soleil divin, dit le Hodja au turban blanc et à la cein-

« ture jaune. Avant-hier, je me suis acheté un coffre
« pour cinq piastres (1 fr.) et mon père me racontait que,
« jadis, il avait acheté pour cent paras (50 cent.) trois
« paires de fer de prison. D'un côté, les Allemands nous
« volent ; d'un autre, les Français ne nous laissent rien
« gagner. Croiriez-vous que si je n'avais pas la bufflonne,
« les nôtres seraient morts de faim ? En voilà une
« Europe ! Trois semaines entières, nous n'avons mangé
« que des citrouilles cuites. Nos grands de Constanti-
« nople sont devenus fous ! Regardez un peu ce qui se
« passe dans notre royaume ! Le Turc ressemble à un
« païen et travaille comme un portefaix. Le Bulgare est
« devenu maître, il nous ordonne et nous suivons ses
« ordres, nous baissions la tête devant lui ! Nous sommes
« de vrais Français ! Allez au diable avec vos Français !
« Aussi longtemps que nous étions Musulmans, nous
« avons dominé tout le monde. Depuis que nous sommes
« Français, nous sommes à la merci d'une vieille femme.
« Les païens se révoltent et réclament les prétendus
« droits de leurs frères et de leurs aïeux, et notre gou-
« vernement de Constantinople embrasse le roi des
« Français, lui promet d'être équitable et juste. Ah ! où
« sont nos enitchers ? Où sont nos déli-baches ? Où sont
« nos anciens sultans ? Si ces braves vivaient aujourd'hui,
« les Moscovites, les Français, les Anglais et les païens
« se mordraient les lèvres.

« — On raconte que la chute de notre royaume
« approche. Est-ce vrai ou non ? Est-ce vrai qu'on va

« nous expédier à Anadol, Hodja-efendi ?¹ a demandé le
« cafetier, brun, maigre et difforme.

« — C'est vrai, répondit le Hodja en baissant la tête.
« Et sais-tu pourquoi Allah veut nous punir ? Il veut
« nous punir pour nos péchés. Nous sommes de grands
« pécheurs. Tout le monde doit baisser la tête devant
« le sabre du prophète, a dit un grand calife. Nous
« mêmes, nous avons commencé à baisser la tête devant
« le roti de porc et le vin défendu. Nous ne ferons rien
« de bon !

« Il est dit dans les livres saints que les païens cra-
« cheront dans nos barbes, que les enfants joueront avec
« nos sabres, que les porcs se promèneront dans nos
« mosquées et que l'infidèle marchera sur le « Coran ».
« Ce temps est arrivé. Notre pacha est un de ces per-
« sonnages démoralisés qui sont devenus des gïaours
« (païens) jusqu'aux oreilles. Il y a une semaine, il a
« assemblé tous ses efendis et leur a annoncé que le
« Sultan veut faire de nous des Français, nous habiller
« à la française, tous, même les mollas². C'est affreux !

« — Faites ce qu'Allah vous apprend, mais laissez-
« nous en paix, dit le muphti³.

« — Celui qui ne veut pas suivre les ordres du Sultan

¹ Efendi veut dire Monsieur.

² Molla, homme du clergé turc de dignité plus élevée que le Hodja.

³ Muphti, maire,

« sera puni comme les éritchers, il y a trente-cinq ans,
« répliqua le pacha.

« — Ce n'est pas possible, répondit le muphti fâché.
« le Sultan en a entretenu le *che-ul-islam*¹, dit Midha-
« Pacha. Je ne veux rien savoir ni du che-ul-islam, ni
« du visir, ni de vos ministres. Allah a voulu que nous
« fussions des Musulmans et nous serons tels, ajouta le
« muphti. Notre pacha s'est fâché, il a chassé le saint
« homme de son konah (hôtel). Voilà où nous en
« sommes !

« — Dans le temps, le mahométan mangeait et buvait
« dans les maisons des païens et leur prenait encore un
« diche-parassa². Sous la grand'ombre d'*Abdul-Asis* les
« femmes le poursuivaient avec des palanches. On dit
« que les Bulgares veulent nous massacrer et s'emparer
« de notre royaume, dit l'efendi.

« — Cela est vrai. En Roumanie, a paru une comète
« plus grande qu'*Adul-Ralman*, Moussa, Lampson et le
« serpent de l'enfer. Cette comète porte un fusil qui
« peut tuer même les musulmans qui sont nés en che-
« mise³, ceux qui portent des *chamalias* (talismans) de
« la Mecque et de Médine et ceux qui sont bénis avec le
« manche du Hadji Becktache. On dit encore que cette
« comète aura un enfant qui nous chassera de l'*Ouron-*

¹ Che-ul-islam, autorité ecclésiastique turque.

² Diche-parassa, impôt sur l'usure des dents.

³ Le peuple turc croit que les héros naissent en chemise.

« *mélie* et nous mettra sous ses pieds le sandjak-chérif.
« Ce sera en 1877 : etmiche-bitmiche. Les païens régne-
« ront ici 500 ans. Allah nous rendra notre force et nous
« enverra les combattre et les anéantir tous.

« — Et qui travaillera alors pour nous nourrir ?

« — Alors, tout changera. Dans 500 ans, tous les
« hommes doivent mourir et iront ou en paradis ou en
« enfer. La terre sera dorée, les pierres argentées, les
« corbeaux deviendront des rossignols, il y aura des fleu-
« ves de lait et d'huile ; les montagnes se changeront en
« pilaphe. Allah descendra et régnera à la Mecque,
« Mahomet-peigamber à Stamboul, Issa-peigamber à
« Jérusalem et Abdul-Abu-Bekyr à Peste. Alors, il n'y
« aura qu'une religion, qu'une langue et qu'une jeunesse.
« Les hommes n'auront pas plus de trente ans et les
« femmes seront comme des fleurs de mai, jeunes,
« belles, aucune ne sera blonde. Tout Mahométan aura
« 77 femmes et 333 femmes esclaves. Les corps de ces
« demi-anges seront revêtus d'une toile fine et transpa-
« rente..... »

Ici, Karaveloff se borne à décrire cette passion brutale particulière aux Turcs. Mais je m'arrête, par respect pour le lecteur.

Après cette citation, il ne me reste plus rien à dire sur le caractère barbare du Turc.

Les seconds tyrans du peuple, pendant les cinq siècles de la tyrannie turque en Bulgarie, furent les phanariotes, gens du clergé grec.

« Le révérend *Père Eustaty* ressemble, sous tous les
« rapports, à ses confrères phanariotes. Démoralisé,
« ivrogne, sans conscience, menteur, etc., il n'avait honte
« de rien, cet impudent ! J'ai connu assez de gens qui se
« plaignaient de ce brigand. Il poursuivait les femmes
« et les jeunes filles même à l'église. La nuit, il visitait
« les cafés où de jeunes bohémiennes dansaient et chan-
« taient.... Je crois qu'un homme aussi perdu de mœurs
« ne se rencontre que bien rarement dans ce monde.... »

(*Stoïan.*, vol. IV.)

« Dans la métropole, demeurait le proto-syncelle
« Eugène. Que Dieu vous préserve d'un Grec aussi rusé !
« Toujours en grande toilette, bien coiffé, richement
« vêtu, il se promenait comme un dindon. Ses pantoufles
« étaient en laque, son pantalon en drap rouge, sa sou-
« tane d'un bleu clair. Il portait un veston doublé d'her-
« mine ; à sa ceinture, étaient suspendues de petites
« chaînes d'or et d'argent. Au premier abord, vous n'au-
« riez pas reconnu le Grec Eugène, vous l'auriez plutôt
« pris pour un molla turc.

« Ce serpent avait l'habitude d'aller souvent dans
« notre Marache (quartier de la ville de Plovdir) et d'y
« faire des choses dont tout le quartier se plaignait. Il
« ne laissait pas tranquilles ni les jeunes filles, ni les
« femmes, ni les fiancées, ni les jeunes mariées et pas de
« protection nulle part.... »

(*Bochko*, vol. VI.)

J'aborde le VII^e volume des œuvres de Karaveloff où se trouve, entre autres, le conte du *Patriote exagéré*. C'est dans ce conte que Karaveloff nous décrit le mieux la vie et les coutumes du clergé phanariote. Le premier portrait que l'auteur nous trace est celui de l'Archimandride *Akaky*. Né bulgare, ce héros, encore enfant, fut pris par le clergé et mis dans un couvent grec à Bukarest. Dans ce couvent, on étouffa son âme bulgare et à sa place, on fit naître une âme grecque, plus grecque que l'âme d'un vrai Grec. Il ne parlait que la langue grecque et louait partout sa patrie, la Grèce, qu'il n'avait jamais connue. Voici les grands événements de sa vie. Des relations secrètes qu'il avait entretenues dans sa jeunesse avec une dame, naquirent quelques enfants. A l'âge de 35 ans, il changea systématiquement ses amies. Lorsque le 40^e Noël eut sonné pour lui, il commença à s'introduire dans les couvents de femmes et à confesser les sœurs sans les faire payer. A 45 ans, il prit chez lui deux assez beaux garçons pour en faire des combattants religieux. A 50 ans, il avait la passion des chats qu'il nourrissait de rognons et de graisse. A 55 ans, il sentit dans son âme une vanité que tout vieil innocent éprouve, lorsqu'il n'a personne à protéger, à gronder ou à punir.... »

Comme le lecteur le voit, c'est bien une vie sacrifiée à la religion !

Voici maintenant la vie d'un autre parent du Père Akaky, qui lui fut confié dans le but d'en faire un homme comme il faut.

D'abord, le nom de Stoïan étant bulgare, fut changé en Stavry. On lui apprit, ensuite, à bien prononcer les *s* et *o* grecs et à chanter à l'église d'une voix nasillarde. Plus tard, il eut sa propre cellule et commença à sortir le soir pour regarder passer les dames devant la porte du couvent et observer l'élégance des formes de leurs pieds. Un mois s'était à peine écoulé que Stavry savait déjà que l'amour platonique revient meilleur marché..., etc.

Dans la suite, on le retrouve à Constantinople, où il jure devant le patriarche d'être fidèle à l'église grecque et de servir pendant toute sa vie la grande idée grecque. Il ne tarde pas à trahir son chef en se faisant Roumain... Et tous les jours, le Patriote augmente ses richesses. Il ne vit que pour cela. Lorsque son oncle Nedelko, apprenant qu'il était devenu grand homme, vient le voir avec toute sa famille, le brave serviteur du Seigneur refuse de le recevoir. Un jour, sa sœur se présente à lui avec ses trois filles pour lui demander assistance, le patriote, qui parle toujours de patrie, de bonne foi, répond que le moine n'a pas de sœurs, que son âme est consacrée au Seigneur. Sa sœur meurt à Bukarest et ses filles ont dû vivre de leur beauté....

Mais, c'est assez. Par ces exemples, on peut juger ce qu'était l'homme du clergé phanariote. Corrompu jusqu'aux os, sans foi ni scrupule, poussant l'avarice à son comble, voilà le clergé grec. Karaveloff est tout à fait juste dans ses appréciations. Le peuple bulgare a beaucoup enduré de la part des Turcs, mais il a doublement

souffert des phanariotes. « Ils étaient plus Turcs que les Turcs », dit-on souvent en parlant d'eux.

Sous le régime turc, les Bulgares ont beaucoup souffert et beaucoup enduré. En dehors des Turcs et du clergé grec, il y avait une classe de gens qui sortaient du peuple bulgare et qui faisaient métier de violer et massacrer leurs frères, de concert avec les Turcs et les Grecs. C'étaient des notables bulgares qu'on nommait en turc *tchorbadjis*. Ceux-ci étaient des traîtres dans le sens propre du mot. Sans conscience, sans honte et sans aucune idée de nationalité, ils ne vivaient que pour leurs propres biens, pour les Turcs et pour les phanariotes. C'étaient comme trois espèces de sangsues qui s'attachaient au corps du peuple bulgare pour sucer sa sueur et son sang sans pitié aucune. Pour plaire aux Turcs, les tchorbadjis étaient capables de tout, même de signer l'arrêt de mort de leurs pères, de leurs frères, de leurs fils. Il y en avait parmi eux qui laissaient à la disposition de leurs maîtres leurs propres femmes et leurs filles.

Dans l'oncle Gantcho (V. *Dontcho*, vol. II); le tchorbadji Guéorghî (*le Riche pauvre*, vol. IV); Hadji Nitcho (*Hadji Nitcho*, vol. V); Neno tchorbadji (*l'Enfant de maman*, vol. VII); Sotiraky (*les enfants ne ressemblent pas à leur père*, vol. VIII), etc., Karaveloff nous présente le tchorbadji tel qu'il existait à son époque.

Les portraits de Hadji-Guentcho et du vieux Lubin, deux vieillards de Koprivchtitza, de l'époque contemporaine de Karaveloff, sont assurément une merveille. (V. *Les Bulgares du temps ancien*, vol. II). C'est là qu'on fait connaissance avec le vieillard bulgare, avec ses coutumes patriarcales, ses caprices enfantins, sa naïveté et sa superstition. Le vieux Bulgare n'est pas habitué à rendre compte de ce qu'il fait ni à sa femme, ni à ses enfants, même lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes et de leurs vies. Il est patriarcal. Père de famille, il n'a qu'à ordonner, sa femme et ses enfants n'ont qu'à exécuter ses ordres. Ainsi, les deux vieillards Hadji-Guentcho et son ami Dedo Lubin (dedo veut dire bon vieux) ont pris la résolution de marier leurs deux enfants, la fille de H. Guentcho, *Lila*, avec le fils de Dedo Lubin, *Paoline*. Voici maintenant comment ils consultent leurs familles sur ce projet : Hadji Guentcho se contente de dire à sa femme et à sa fille que cette dernière va épouser le plus beau et le meilleur garçon du village. Sa femme le prie en pleurant de lui dire à qui il veut donner son enfant, mais le vieil archipâtre s'étend sur le tapis, sous la sainte image et s'endort..... Le vieux Lubin en fait autant.

J'ai cherché en vain à citer un extrait caractéristique de Hadji Guentcho ou de Dedo Lubin. Il faut avoir une connaissance approfondie de la langue bulgare pour comprendre et saisir toute la beauté des descriptions de ses types. Chaque page du conte *Bulgares des temps*

anciens vous offre quelque chose de nouveau sur ses caractères.

Le jeune homme bulgare n'est pas moins bien dépeint dans les contes et récits de Karaveloff. D'abord, à la maison, il est soumis à son père, il lui obéit. Mais de sa nature, il est vif et énergique. S'il obéit à son père dans la mesure de ce qui est juste, il se redresse devant l'injustice. Le fils de Dedo Lubin, Paoline est disposé à obéir aux ordres de son père, mais lorsqu'il voit que les deux capricieux vieillards, son père et Hadji Guentcho veulent se jouer de l'avenir de leurs enfants, il prend la résolution de faire tout son possible pour avoir Lila. Poussé par un caprice, Hadji Guentcho envoie sa fille au couvent. Paoline l'enlève et met fin au roman.

Le jeune Bulgare aime la liberté. C'est du sein de la jeunesse que sortirent tous les *haïdouks* (brigands révolutionnaires). Je renvoie le lecteur à la description de *Paoline* dans les Bulgares des temps anciens (vol. II), de *Neno* dans Dontcho (vol. II), *Stoïtcho*, le docteur et le maître d'école, dans les Enfants ne ressemblent pas à leurs pères (vol. VIII), de *Tzeno* dans le Martyr (vol. IV, etc.) etc...

La jeune fille bulgare est timide. Elle obéit en tout à ses parents ; elle est presque sans volonté. Tout à fait assujettie à leur volonté. elle peut être considérée comme

une esclave de son père. Mais elle supporte son sort avec beaucoup de peine. Elle aime la liberté. Les chansons des haïdouks sont son unique consolation dans ses moments de tristesse. Elles lui servent aussi pour exprimer ses sentiments dans ses moments de joie et de gaieté. Voici comme elle pleure les révolutionnaires morts dans le combat contre les Turcs.

« Dormez, heureux et fidèles fils de la terre bulgare !
« Reposez-vous, saints martyrs, qui êtes morts pour
« votre patrie et pour vos frères ! Priez le Seigneur de
« sauver les enfants de Bulgarie de ces grandes peines !
« Dites-Lui que le Bulgare n'a plus d'espoir qu'en lui-
« même et en ses muscles ! Dites-Lui qu'il ne reste pas
« un coin de terre en Bulgarie qui ne soit mouillé de
« sang bulgare, ni une parcelle de terrain sans quelque
« Bulgare pendu ou massacré ! Dites-Lui que nous avons
« perdu patience et qu'avec sa volonté, bientôt nous cou-
« vrirons notre terre du sang païen que nous mêlerons
« au nôtre ! Reposez-vous, mes frères chéris, et que mes
« larmes, tombant maintenant sur vos tombes, devien-
« nent un monument cher à tout cœur bulgare, à toute
« âme honnête ! Que mes larmes soient la semence du
« laurier qui servira pour les couronnes des saints mar-
« tyrs bulgares ! »

(Dobra dans Dontcho, vol. II.)

Le type le plus cher et le mieux développé par Karaveloff, c'est le *Haïdouk* bulgare. Il aime ce brave révolu-

tionnaire, qui, ne voulant pas supporter le joug, quitte le toit paternel, court les montagnes et tue les tyrans de de son peuple. Il l'aime, dis-je ; c'est peu, il en fait son idole.

Le haïdouk est brave, vaillant. Il aime sa patrie, il est toujours prêt à verser son sang pour elle. Il regrette bien sa vie calme, sa charrue, ses bœufs, ses champs, il les regrette de bon cœur. Mais il ne peut plus supporter qu'on le traite en esclave, qu'on insulte ses aïeux, sa nation, sa religion et qu'on le déshonore en déshonorant sa femme ou sa fille.

C'est toujours pour une cause ou l'autre que le bon campagnard bulgare se fait *haïdouk*. Cette cause lui est fournie, il va sans dire, par le groupe des tyrans. Si ce n'est pas du Turc qu'elle provient, c'est du phanariote ; si ce n'est ni de l'un ni de l'autre, c'est du tchorbadji.

Prenons le conte du *Martyr* (vol. IV). Deux héros sont en présence : un vieillard et un jeune homme. Prisonniers à Diari-Bekyr, ils se racontent leur passé pour soulager leurs souffrances.

Kosta (le vieillard) eut une heureuse enfance. Sa mère, une belle personne, attira l'attention de l'évêque grec perdu de mœurs, qui, pour l'avoir, commet une suite d'horreurs. Il calomnie le père auprès du gouvernement turc et le fait arrêter. Il expédie ensuite l'enfant (*Kosta*) à Vidine. Il traite enfin la pauvre femme de prostituée et la met dans un couvent où il la viole, ce qui la fait

devenir folle et mourir. Plus tard, lorsque Kosta est déjà âgé, il rencontre son père haïdouk et le suit.

Tzeno (le jeune homme) avait sa fiancée à Sistova et lui-même était à Giurgevo (en Roumanie), où il avait son commerce. Sa fiancée plaît au turc *Halile* et pour la posséder, celui-ci incendie la maison de sa protectrice, la vieille Gana, maison qui était aussi celle de sa fiancée. La jeune fille est enlevée et la vieille meurt dans les flammes. Ayant aussitôt appris le fait, *Tzeno* se rend à Sistova pour chercher sa fiancée et pleurer sa protectrice. A peine entré dans sa chambre, à l'hôtel, la porte s'ouvre et il voit entrer sa fiancée en chemise, toute pâle, les cheveux en désordre, elle était folle. Après elle, accourt le Turc qui la poursuit et d'un coup de poignard tue la malheureuse. *Tzeno* le saisit à la gorge et l'étrangle, puis, il s'enfuit dans la montagne et se fait haïdouk.

Il va sans dire que l'offensé bulgare ne pouvait jamais compter obtenir justice de la loi turque. Ne donnant aucune raison aux malheureux raïas, cette loi ne protège que les Turcs, les phanariotes et les tchorbadjis. Voilà pourquoi l'offensé se réfugiait dans la montagne et cherchait à se rendre justice lui-même.

Pour que ses contes et récits aient un caractère national, Karaveloff ne se contente pas seulement de ses types. Il rend ses contes encore plus beaux et plus popu-

lares en les parsemant de descriptions de mœurs et usages nationaux. Ainsi, dans les *Bulgares du temps ancien* (vol. II), il fait une belle description, assez détaillée, des usages de fiançailles ; dans *Voïvoda* (vol. II) celle des usages de noces ; dans *Neda* (vol. III) celle des usages de la veillée de Noël, etc. Karaveloff aime beaucoup les mœurs et les usages ; « car, dit-il, sans ces mœurs et usages, depuis longtemps les Bulgares seraient devenus Grecs. »

*
* *

Avant de terminer l'analyse des œuvres de Karaveloff, je dirai quelques mots de ses articles critiques et scientifiques. C'est dans les colonnes de *Znanié*, son journal littéraire et scientifique, qu'ont paru la plupart de ces articles.

Comme je l'ai déjà dit, on peut considérer l'époque de Rakovski, Karaveloff et Slaveï-Koff comme l'époque de la renaissance de la littérature bulgare. Les lettres étaient trop cultivées en raison de la culture des intelligences. Chacun voulait lire, chacun voulait écrire. Aussi vit-on apparaître une foule d'écrivains à l'horizon littéraire bulgare, les uns qui se distinguaient par la conviction et par le talent, d'autres qui manquaient des qualités indispensables à l'écrivain. Karaveloff loue les premiers et critique les seconds. Jamais il ne fait de grands éloges. Ce ne sont que de brèves paroles : « Le livre n'est pas mal », ou bien : « outre les défauts que nous venons de signaler, le

livre est bien écrit », etc. Mais il n'est pas aussi bref, lorsqu'il s'agit de quelques mauvais écrits. Alors, son langage est satirique, moqueur et souvent un peu trop acerbe.

Le lecteur se fera une idée de ce style moqueur en lisant le début d'un de ses articles critiques :

« En Russie, il y a devant chaque magasin deux ou
« trois gamins qu'on appelle « crieurs » et qui ont pour
« tâche de prendre les acheteurs par le collet pour les
« faire entrer au magasin. Il va sans dire que si l'on
« sténographiait mot à mot ce que ces gamins disent,
« on ne trouverait dans leurs nombreuses phrases ni
« pensée, ni logique, mais les acheteurs qui ont besoin
« de certains articles et qui ont déjà tiré leur bourse, ne
« sont pas des critiques bien sévères et n'ont pas
« l'intention de suivre des leçons publiques ni de recher-
« cher la logique. Ainsi, vous entendez bien sou-
« vent ces phrases suivantes : « Entrez, seigneur, entrez !
« Notre marchandise est sortie de la fabrique de
« Fux hier et arrivée de France avant-hier.... De la
« pommade, des châles, des rubans, des boutons.... Le
« patron va tous les jours à Paris et amène de la mar-
« chandise nouvelle chaque semaine. Que voulez-vous
« acheter? — « Sacs à cheval », répond le client. —
« Nous en avons, nous en avons... de Paris, on les a...
« en soie française.... — Et vous, Madame, qu'y a-t-il
« à votre service? demande le crieur à une dame. —
« Je veux du beurre de vache, répond celle-ci. — Nous
« en avons, nous en avons. Entrez seulement.... Draps

« frais, beurre en soie, huile argentée, tapis en paille
« parisienne..... Entrez, seigneur ! »

Nous trouvons la même chose dans le calendrier de... Mais à qui est ce calendrier ? etc. (V. *Znanié*, 1875, n° 4, l'article : « Calendrier populaire bulgare pour l'année 1875. »

Pour être un vrai éducateur du peuple bulgare, outre ses poésies, ses contes et récits et ses critiques, Karaveloff a écrit aussi plusieurs articles scientifiques qui traitent des questions d'histoire, histoire littéraire, éducation, agriculture, médecine, sciences naturelles, etc... Il ne montre pas une grande originalité. Ces articles, au moins pour la plupart, sont extraits d'ouvrages étrangers, mais comme ces traités n'existaient pas en langue bulgare, Karaveloff a rendu un très grand service à ses concitoyens en leur offrant ce savant recueil.

CONCLUSION

Tel fut Karaveloff ! Homme au caractère bien trempé, homme de courage et d'énergie ! Il fallait bien qu'il fût tel pour vaincre et supporter toutes les misères dont sa vie fut remplie et pouvoir si bien servir son peuple.

Pour que mon jugement final soit juste, je dois rap-peler le milieu dans lequel Karaveloff naquit, le milieu où il a écrit ses œuvres, ainsi que les conditions de sa carrière d'écrivain.

Né en Bulgarie à l'époque où ce pays était encore sous la tyrannie des Turcs et des phanariotes, partout et à tout moment, il voyait comme le Turc barbare et le clergé grec débauché se jouaient de l'honneur et des biens de l'honnête homme. Il voyait un peuple qui, jugé par son brillant passé, faisait espérer en un bel avenir. Il le voyait, ce malheureux peuple bulgare, subjugué, tué par la barbarie et la démoralisation. Karaveloff ne se contenta pas seulement de l'implorer, il l'aida à se délivrer de ce joug odieux.

C'est dans ce but qu'il partit pour la Russie. Arrivé à Moscou, au milieu de ces Moscovites alors l'idéal de tout

Bulgare, il ne trouva pas de « pur froment dans le seigle russe » (Voir le premier volume de ses œuvres, page 104, chanson 134). Là, l'école littéraire que Gogol venait de créer combattait le servage, l'aristocratie et la bureaucratie. Il apprit que la plume valait mieux que le fusil, laissa de côté les sciences militaires et se lança dans les lettres.

De Russie, il passa en Serbie. La fondation de la légion bulgare l'attirait, mais il trouva encore la même guerre littéraire.

Par inclination naturelle, il portait en lui l'idée de combattre ceux qui tyrannisaient son peuple. A voir la guerre qui s'allumait alors dans les pays étrangers et surtout en Russie, son courage grandit extraordinairement. Et c'est avec ce courage qu'il réussit à vaincre toutes ses misères.

Karaveloff souffrait aussi du manque de ressources pécuniaires. C'était pour lui une cause de soucis multiples. Il avait à peine achevé un numéro de journal que, déjà, il se demandait comment il obtiendrait le papier nécessaire à l'impression.

Ses ouvriers avaient faim ; il ne pouvait les nourrir d'idées. Et sa femme ? Et lui-même ? Pourtant, l'argent était tout près de lui ! Il n'avait qu'à cesser d'attaquer les riches Bulgares de Bukarest, il aurait obtenu leur aide. Mais pouvait-il le faire ? Pouvait-il se rapprocher de ces faux patriotes ? Non. Karaveloff respectait trop son idéal pour le trahir. Lutter contre les

tyrans, contre tous les hypocrites et tous les lâches, louer le bien, le beau, voilà sa tâche ! C'était une voie couverte d'épines qu'il avait à parcourir, dût-il y meurtrir ses pieds ! Il y marcha. Au terme de son chemin, il entrevoyait la liberté du citoyen bulgare ! Fatigué, meurtri, Karaveloff poursuivait toujours sa route. Ses pieds étaient en sang, ses forces s'épuisaient, mais peu lui importait ! Il était tout près, il touchait au port tant désiré ! A-t-il pu jouir d'un repos bien mérité ? Non, le destin ne le lui a pas permis !...

Karaveloff n'avait point de collaborateurs. Prenons un numéro de *Znanié* n° 2. Nous y lisons :

1. La petite herbe, poésie.
2. L'enfant de maman.
3. Étude des temps préhistoriques (suite).
4. De la physiologie. Qu'est-ce que le sang ?
5. Petit traité d'agriculture.
6. De l'éducation en général.
7. Le caféier (Traduction).
8. Chanson populaire.
9. La littérature slavo-bulgare du Moyen-Age.
10. Divers.

Il fallait bien un homme de courage, de volonté, un homme extraordinairement doué pour embrasser ainsi tous les domaines ; la poésie et le conte, la physiologie

et l'histoire universelle, l'agriculture et la pédagogie, la botanique et l'histoire littéraire...

De temps à autre, les œuvres de Karaveloff se ressentent de la diversité des sujets qu'il traite. Parfois ses narrations, quoique belles, paraissent un peu décousues et écourtées.

Comme homme de lettres, il a rendu à la littérature bulgare des services signalés.

Comme journaliste, il est resté jusqu'à ce jour et restera longtemps encore le modèle des journalistes bulgares.

Karaveloff avait la volonté d'apprendre, le désir de savoir. Ce qu'il n'a pu étudier en Bulgarie, il est allé le chercher en Russie, à l'université de Moscou. La modeste petite somme qu'il avait pour suffire à son existence ainsi qu'à celle de son frère Pekko¹ ne lui permit pas d'achever ses études. Il se vit obligé de se lancer prématurément dans la lutte pour l'existence. Il va sans dire que cette circonstance lui causa un grand tort. On remarque, en le lisant, que ses connaissances ne sont pas complètes. Mais sa volonté de fer est digne de tout éloge. Il lisait tout ce qui lui tombait sous les yeux. C'est ainsi qu'il était au courant des littératures

¹ P. Karaveloff joua, après la délivrance de la Bulgarie, un très important rôle politique avec D. Tzankoff et P. Slaveïkoff. Il fut chef du parti libéral en Bulgarie. Il fut chef du cabinet et régent ensuite.

étrangères. Doué d'une remarquable capacité pour l'étude des langues, il connaissait parfaitement les langues slaves. Et il est à remarquer qu'il a écrit certaines œuvres en russe et en serbe. La littérature polonaise lui était connue. Mais dans toutes ces littératures, il avait ses amis préférés. Au nombre de ceux-ci, on peut citer les écrivains français de la Révolution, de même, les écrivains russes de l'école de Gogol lui étaient beaucoup plus chers que ceux de l'école de Pouchkine. En un mot, tout écrivain qui pleurait sur les souffrants, qui cherchait à aider les malheureux, était son ami.

Le journalisme a été pour lui un travail sacré. Depuis le premier numéro de *Svoboda* jusqu'au dernier de *Nezavisissimost*, vous le voyez poursuivre son but, avec le même tact et la même ardeur. Il fut journaliste par conviction, ce qui manque à nos journalistes bulgares d'aujourd'hui.

Quelques-uns de ces journalistes ont essayé de l'imiter, mais ils n'ont réussi qu'à imiter ses faiblesses, sans atteindre ses perfections. Voulant copier son style mordant de journaliste, ils sont arrivés à une pornographie révoltante.

Ne perdons pas courage. Espérons que, tôt ou tard, il se trouvera des gens qui comprendront et apprécieront le journalisme de Karaveloff et suivront ses traces. Ceux-là montreront au peuple bulgare comment on arrive à la vraie liberté.

Quelque modeste que fût sa poésie, car il n'est pas poète dans toutes ses poésies, elle a cependant ses mérites. Après lui, une foule de jeunes gens rivalisèrent de zèle pour l'imiter. Il va sans dire que la plupart de ces imitateurs n'ont pas été à la hauteur de leur tâche. Ceux-ci ne produisirent que des « quatre strophes », comme dit M. Velitchkoff. Mais il s'est rencontré aussi des imitateurs qui méritent à plus d'un égard le titre de poète.

On ne saurait nier davantage l'importance du service que Karaveloff a rendu à la littérature par ses articles scientifiques et ses critiques. Mais le service essentiel qu'il a rendu à cette littérature a été la création du conte bulgare. Il est vrai qu'avant lui, il y avait eu quelques essais, mais ils étaient insignifiants.

Pas un écrivain bulgare, jusqu'à lui, ne s'est occupé avec autant de mérite de la vie populaire et pas un ne s'y connaît mieux. M. Velitchkoff, me semble-t-il, n'est pas très juste quand il dit que Karaveloff, ayant passé la plus grande partie de sa vie à l'étranger, avait oublié la vie populaire bulgare. Or, Karaveloff a parfaitement connu les mœurs nationales, les usages, coutumes populaires et ses croyances. Il est vrai qu'il se laisse emporter quelquefois par son imagination et manque de vraisemblance. C'est le cas du récit intitulé : *Slava*, cité par M. Velitchkoff. Rappelons au critique, à ce sujet, qu'à côté des points faibles, il existe des chefs-d'œuvre.

Ce même critique se fâche encore, parce que, très

souvent, les personnages les plus sympathiques à Karaveloff sont condamnés à souffrir. Il se fâche aussi de ce que l'amour (*V. Neda*) devient la cause d'un suicide ; ailleurs, la cause de la ruine de toute une famille. Pourquoi tant s'indigner ? Il ne faut pas oublier que Karaveloff est le créateur du conte bulgare, et que son conte est réaliste. Voilà le but que l'auteur n'a jamais oublié. Il veut montrer au peuple bulgare ce qu'il souffre et lui indiquer comment il doit agir. C'est aussi le but de toute son œuvre.

Et ces œuvres, Karaveloff les a créées, poussé par une seule et unique idée, idée grande et noble, la liberté !

Oui, la liberté est l'idée inspiratrice de son œuvre politique, la liberté est l'âme de ses poésies, le fond même de ses contes et récits ; aussi, partout, ne cesse-t-on de rencontrer cette grande idée qui fut celle de toute sa vie. C'est elle qui le rend éloquent, c'est elle qui le pousse à écrire, c'est la déesse qui lui apporte le don du ciel, — déesse forte, bonne et belle, — qui, semblable au Phénix, vit éternellement. La liberté est immortelle. Karaveloff, esclave et martyr de la liberté, ne mourra jamais non plus. Comme elle, il vivra éternellement !



